

# COTENDART SUR COLOMBIER

## SON PASSÉ RÉEL ET ROMANESQUE

### *PREMIER COUP D'ŒIL*

#### **A propos d'un roman de Bachelin. <sup>1</sup>**

Il y a soixante-cinq ans — en octobre 1890 — Philippe Godet, d'une main bienveillante, datait la préface du dernier livre d'Auguste Bachelin : *Sarah Wemyss* <sup>2</sup>.

Je me dispense de rappeler l'intrigue de ce livre ; elle est connue. C'est une œuvre du terroir, imprimée quelque temps après le décès de son auteur ; elle jouit encore d'une certaine vogue puisque se trouve être épuisée de nouveau l'édition qu'en refit en 1929 l'éditeur Delachaux.

Son éclosion avait été laborieuse. Durant huit années, Bachelin avait mûri son sujet, errant souvent à Cotendart — pittoresque gentilhomme sise sur territoire de Colombier — qui devait servir de cadre à son roman.

Ce récit — aujourd'hui un peu démodé — demeure d'une lecture sympathique parce qu'il est de chez nous. L'auteur met — non sans bonhomie — dans la bouche de Rousseau, de d'Escherny, du maréchal Keith, de DuPeyrou, des propos qu'ils eussent vraisemblablement tenus alors que les actes qu'il leur prête sont du domaine de la fantaisie. Plus difficile était pour Bachelin de rendre vraisemblables, à leur tour, ses trois principaux personnages : lord David Wemyss, sa fille Marguerite qu'il baptise

<sup>1</sup> Ce thème fit, en raccourci, l'objet — le 9 septembre 1944 à Colombier — d'une communication de ma part, à la séance de la Société d'histoire et d'archéologie du Canton de Neuchâtel, qui eut lieu au temple.

<sup>2</sup> Disons d'emblée que *Wemyss* — vieux nom de famille écossais — se prononce *Ouïms*.

*Sarah*, enfin son héros, *Antoine Le Bel* qu'il baptise *Pierre Le Bel*. Si, en effet, une documentation littéraire — les œuvres de Rousseau et diverses publications du *Musée Neuchâtelois* — s'offrait à Bachelin pour étayer ces premiers personnages, elle lui fit défaut pour les seconds, imparfaitement ressuscités par des échos de tradition régionale.

Bachelin étudia la guerre des Jacobites d'Ecosse ; le résumé circonstancié qu'il en fait en ses chapitres III et IV coupe du reste — un peu maladroitement — le fil de son récit. A l'examen, il saute aux yeux qu'il tira ses éléments de l'histoire des Jacobites, de l'œuvre — à ce moment-là déjà traduite et connue — de Walter Scott, soit de son *Histoire des événements de 1745 et des contes d'un grand-père*. Bachelin, sans le savoir, ne pouvait tomber mieux, car Walter Scott — coïncidence extraordinaire — s'était bien avant lui inspiré de très près d'un manuscrit de lord Wemyss de Cotendart, intitulé : *Courte contribution aux affaires d'Ecosse de 1744 à 1746* ! Bachelin ignora tout à fait ce manuscrit écossais qui ne fut publié à Edimbourg — précédé de *Mémoires* — qu'en 1907. L'auteur de cette publication de 1907, Sir Hon. Evan Charteris — membre de la famille Wemyss — avec qui j'eus divers entretiens en Ecosse, confirma, comme il l'explique dans son préambule, que cette relation qu'il agrémenta des portraits de David Wemyss de Cotendart et du prince Charles-Edouard Stuart, fut en effet — jadis — source essentielle de Walter Scott ! Le plus plaisant est que — d'après les archives écossaises des Wemyss, papiers de 1832 à 1838 — la famille s'opposa à ce qu'on publiât cette relation. Ce ne fut que par une fuite, après diverses intrigues, qu'une copie passa à Walter Scott !

A comparer les textes, il est curieux de constater que Bachelin adopte aussitôt la manière romancée de Walter Scott — non celle, plus sèche, de Wemyss ! Les chapitres III, IV, V et VI de *Sarah Wemyss* sont donc fondés, d'amusante façon, sur le reflet que donne Walter Scott — sans indication de provenance de sa part — des notes historiques et biographiques de lord Wemyss ! Cette constatation est corroborée par d'autres particularités. Il existe, en Ecosse, deux autres journaux privés, inédits, du baron de Cotendart, dont un en français ; ces documents tiennent compagnie à celui utilisé par Walter Scott ; ils donnent de précieux renseignements sur le berceau de la famille Wemyss ; ils indiquent des faits négligés par Walter Scott, mais dont Bachelin — au contraire — eût certainement tiré parti s'il eût disposé des archives Wemyss.

Mais Auguste Bachelin ne voulait-il pas écrire un roman ? N'était-il pas — dès lors — libre de forger ses personnages selon son humeur, son imagination ? Peu orienté sur son héroïne, sur sa famille, sur son père, sur son entourage, il brode sur un thème déformé mais indiscutable : l'union d'Antoine Le Bel et de Marguerite Wemyss. Son livre — de 22 chapitres — est parfois très attachant. Lorsque l'on approfondit le côté historique du sujet, il est malaisé de se libérer de réflexes d'ordre analytique. Le lecteur — peu importe — ne devine ni les hésitations de Bachelin, ni ses efforts de reconstitution. Bachelin ne connut aucun portrait de Marguerite



*Lord Wemyss (1721-1787).*

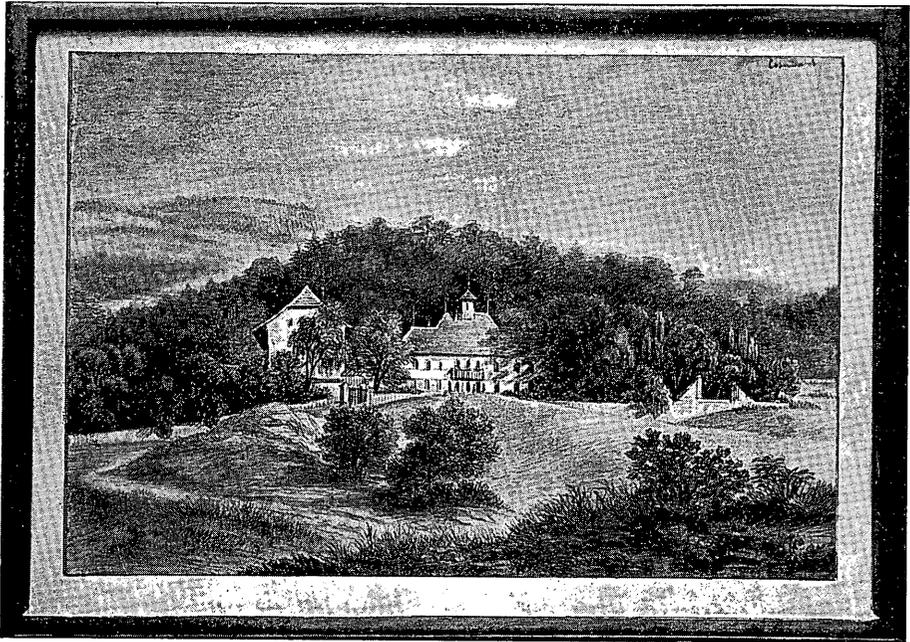
Peint par Ramsay en 1741, à 20 ans. Toile à Gosford House.

Propriété de lord David Wemyss actuel.

de Wemyss — sa chère Sarah. Le seul portrait qu'il vit de lord Wemyss — le moins bon — est celui que possède encore notre Musée.

L'intérêt d'une notice sur Cotendart — dont j'ai repéré une douzaine de propriétaires successifs — réside moins dans les écarts auxquels Bachelin se livre, que dans une monographie générale portant sur des périodes très différentes. Cet exposé — antérieur et postérieur aux Wemyss — saisit ceux-ci au passage, dans leur temps et leur ambiance.

Il y a longtemps que je me promets d'écrire l'histoire inédite de Cotendart. Mon séjour en Ecosse — dans la famille Wemyss, une des plus célèbres qui détinrent ce domaine — m'y décida. J'eus ainsi l'occasion de pousser mes recherches, d'une part chez le jeune lord David Wemyss — notre contemporain — dans son palais de Gosford House, d'autre



*Cotendart vers 1840.*

Dessin de G. de Merveilleux-Coulon.

Propriété de M. le Dr Edmond de Reynier.

part chez le capitaine Michel Wemyss-Bentinck, à « Wemyss Castel » où naquit le père de l'héroïne de Bachelin.

La communication d'autres nombreux documents et portraits — accumulés petit à petit — provenant de sources diverses, rendit aisées ces notes sur ce domaine délicieux, planté comme un jouet d'enfant dans sa forêt, au bord de sa pelouse. Cette maison à clocheton ne se dissimule-t-elle pas dans les bois, ne joue-t-elle pas à cache-cache avec ceux qui la cherchent et connaissent peu la région ?

#### **Saluons une file indienne de onze propriétaires.**

La ville de Boule (village de Bôle) et Cotendart sont mentionnés, en 1356 déjà, dans un acte de limites de forêts du comte Louis de Neuchâtel. De la collection soigneusement conservée, de 32 actes et papiers originaux relatifs aux servitudes et cessions de ce domaine à travers temps — papiers que j'ai sous les yeux — il ressort que l'on peut aligner onze détenteurs, du 16<sup>e</sup> siècle à nos jours.

Cotendart — situé à 573 m. d'altitude — souvent désigné avec Crostand par les parchemins sous le nom de *La Prise*, appartient, vers la fin du



*Marguerite de Tribolet née Chambrier (1721-1799).*

Vendit Cotendart au comte Wemyss, en 1757.

Propriété de M. le Dr Edmond de Reynier.

16e siècle, soit d'après un acte du 8 juin 1597, à un certain Michel Perroud, notaire à Auvernier. Il en a hérité la moitié d'Abram Convert, d'Auvernier, acquis l'autre d'Abram Gribolet, de Colombier. Perroud y construit une première ferme pour la « recueille » des graines. Les terres limitrophes appartiennent alors à un Morel, à Jean Gribolet, à Collet Rossel, et à la seigneurie de Colombier ; un acte du 11 juin 1602, signé Jacob Vallier — au château de Colombier — le confirme et définit charges foncières et seigneuriales du mas.

Cent trente ans plus tard, en 1734, le domaine — qui a plusieurs fois changé de main — appartient à noble et vertueux Charles de Tribolet. Ses voisins : les propriétaires indivis Jean Mouchet, capitaine des milices à Colombier, le frère de celui-ci, Daniel Mouchet, justicier, et leurs sœurs, Marie-Esther DuPasquier-Mouchet, de Fleurier, domiciliée au Bied, et Anne-Marie Mouchet, lui accordent — selon acte du 19 juillet, signé Pettavel — servitude d'acqueduc et de réservoir dont il bénéficiera à perpétuité. Il s'agit déjà d'alimenter un bassin au nord de la maison.

Le 23 août 1752, un acte d'us à clos, également signé Pettavel, est conclu par les communautés de Colombier et de Bôle en faveur de dame Anne-Esabeau Tribolet, née Le Chambrier — veuve de feu Charles de Tribolet, ministre du Saint-Evangile à Neuchâtel — mère de l'inspecteur général des milices. Il y est question d'un libre passage pour les troupeaux de ces communes sur le chemin de Cotendart « qui passe entre la grange et la maison » de dame Tribolet-Chambrier. Cet acte — apparemment insignifiant — prouve qu'en 1752 déjà, il y avait, à Cotendart, à côté de la ferme, une maison d'habitation alors que l'actuelle porte la date de 1757 avec la lettre W, chiffre de Wemyss.

Le 13 avril 1757, Marguerite de Tribolet-Le Chambrier, veuve de l'inspecteur des milices, Charles-Samuel de Tribolet, assistée de Jean-Frédéric Chaillet et de Samuel Petitpierre, conseiller d'Etat, ses beaux-frères — agissant en son nom et en celui de ses enfants dont elle est tutrice — vend à lord Wemyss, absent, représenté par Abram Renaud, membre du petit conseil et secrétaire de ville : ses maisons, granges et autres bâtiments, vergers, champs, prés et pâturages de Crostand et Cholet, c'est-à-dire Cotendart, pour le prix de 6,500 livres tournois.

Deux ans plus tard, une convention du 3 avril 1759 — également d'us à clos — parle pour la première fois du « château de la prise » où l'acte est signé. Cette nouvelle appellation ne permettrait-elle pas de supposer que Wemyss a beaucoup agrandi la primitive maison Tribolet-Chambrier, tôt après l'avoir acquise ? Ce n'était point le cas. Il s'est borné à des améliorations du corps central, qui, seul, existe à l'époque. Le journal, en français, de lord Wemyss — consulté en Ecosse — éclaire cette question. Il contient cette phrase : « Je bâtis, cette année 1769, deux ailes à ma maison de la prise ». Cette mention établit donc que le petit château Tribolet-Chambrier, carré, sur la porte duquel Wemyss faisait figurer son monogramme en 1757, ne prit que douze ans plus tard l'allure dégagée — allongée d'ouest à l'est — qui lui fut conservée et que nous lui connaissons.

En 1760, selon acte signé Lardy, Wemyss a obtenu l'abandon — par la Communauté d'Auvernier — d'un droit de passage sur le chemin formant limite entre Colombier et Rochefort, longeant au nord le mur de sa maison. En échange, Auvernier admet que lord Wemyss — pour dégrever sa propriété d'une ennuyeuse servitude — lui construisit à ses frais, plus haut dans les bois, un chemin reliant ceux de Bôle et de Cormondrèche.

Le domaine est mentionné ensuite, en 1772, dans un partage qui ne l'affecte pas; il y est indiqué comme limite d'un énorme pâquis possédé en commun par Areuse, Colombier et Bôle; surgissent de cet acte des noms délicieux: la Combe-aux-femmes, les Colleyses, le Creux-du-Saar, les Champs-Ronds, ceux de Soroigne, la Deur et les jardins dits de la Barque, sur Bôle. Ce territoire, partie d'un ascencement accordé jadis par le comte Louis, s'étendait — en côtoyant la Mairesse — du Merdasson à Cotendart.

**Les Le Bel et les Meuron.**

En 1787, à la mort de lord Wemyss — ce préambule ne fait d'abord que passer rapidement en revue les propriétaires successifs — le domaine échoit à sa fille Marguerite Le Bel; il a 64 poses, 11 pieds.

Apparaissent quelques locataires. En 1794, un certain comte Poutier de Sônes — mentionné par Godet dans *Madame de Charrière* — cultive depuis trois ans les terres Le Bel-Wemyss. Cet émigré français vit là un temps avec sa mère, sa femme, ses enfants et deux sœurs. Les Le Bel louent encore le domaine à d'autres Français, MM. Chappuis et Dassiau,

Bôle le lundi 8. février 1802.

Marguerite Le Bel de Wemyss

Le Bel Père

renonce à mon droit de retrait relatif à la  
vente d'en bas de doute sur la propriété d. le

*Autographes de Marguerite Wemyss et d'Antoine Le Bel.  
Sur une promesse de vente de Cotendart en 1802.*

dont les papiers ne sont point en règle ! Un certain Schlapbach exploitera également les cultures en moïresse.

La collection de ces actes qu'il fallut classer nous invite maintenant à nous arrêter au 8 février de l'année 1802. C'est la date d'une « promesse de vendition du grand Cotendar » avec source, fontaine et trois hommes de vigne, selon plan dressé par Borel. Le prix sera de 44,000 francs, argent de Neuchâtel. Ce papier — succinct — n'indique pas le nom de l'acquéreur ! Comme un cautionnement y est donné par le lieutenant Lequin et que ce dernier intervient dans d'autres stipulations au nom de la famille de Meuron, il est certain que c'est un Meuron que dissimule cet anonymat. Je signale cet acte parce que c'est le seul de cette liasse qui soit muni de la griffe — reproduite ici avec celle de son mari — de « Marguerite Le Bel-de Wemyss », la si chère héroïne de Bachelin.

Quatre mois après — le 22 juin 1802 — nouveau parchemin, signé Girardet. Transfert du château, des bâtiments, dépendances, jardins, ver-



*Charles-Gustave de Meuron  
(1779-1830).*

Chambellan. Ministre de Prusse à Munich, Berne et Copenhague. Allié van Wyllich. Propriétaire de Cotendar.

Collection de Meuron.

gers, bosquets et bois de Cotendar. On conclut un « échange mixte ». Marguerite — épouse du conseiller Antoine Le Bel — autorisée par ce dernier, cède le domaine à Charles-Gustave de Meuron, de Saint-Sulpice et Boveresse, bourgeois de Neuchâtel ; allié Henriette de Wyllich, il est chanoine de l'Eglise collégiale de Saint-Pierre et Saint-Paul à Magdebourg, lieutenant au régiment de Schöning, au service de la Prusse. La propriété de la venderesse a la même contenance qu'au décès de son père. L'« échange mixte » consiste au profit de Marguerite Le Bel en un paiement comptant de 103,934 livres faibles — vins et étrennes compris — somme à laquelle s'ajoutent, en nature, pas moins de sept champs à Planaise, à Pierre-Seizier, à Foutey et à la Drèse.

Meuron — économe et pratique — en achetant le château, retourne simplement, sur le clocheton, la girouette portant le W de Wemyss. Il en fait ainsi, sans grands

frais, l'*M* de Meuron. Il n'avait rien d'un nouveau riche ?

Deux ans plus tard, en février 1804, Meuron rachète aux communautés de Colombier et Bôle un droit de passage gênant. Interviennent à ce rachat, pour Colombier : un Dubois et pas moins de trois Messieurs Piquet ; pour Bôle : Antoine Le Bel, conseiller aulique — son moderne gouverneur — puis Jean Jean-Jaquet, François-Louis et Jonas-Pierre Pettavel. Meuron est représenté là par son père — noble Pierre-Frédéric de Meuron, au service de Grande-Bretagne — que cachait sans doute un précédent anonymat. Les deux témoins sont le lieutenant de milice Abram Perro-

chet, d'Auvernier, le lieutenant d'artillerie Auguste-Louis Lequin, de Bôle. Si dans ces liasses de documents, Cotendart s'orthographie d'au moins six façons, l'on doit au rédacteur de ce papier — qui signe pourtant *Pingeon* — d'écrire : « G-o-t-h-e-n-d-a-r-t » !

Un plan du 16 mai, 1804 — établi par Abram-Louis Jacot — montre ce qu'est le domaine de Meuron. A cet ensemble s'ajoutent — en 1813 : 27 poses de terres, avec marnière aux Colleyses, cédées par la Commune d'Areuse ; — en 1822 : deux mas Wagnières et Ravenel, à Sorvigné. Meuron se débat comme un diable pour être chez lui. Il rachète d'autres droits de passage dont bénéficient Colombier et Auvernier. Il fait mettre — non sans procès — Cotendart à ban.

Changement de main général, en 1833 ! Une « lettre de montes » du 13 février nous apprend que la masse des créanciers de feu le comte Charles-Gustave de Meuron — vivant ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Prusse, à Copenhague — a exposé le domaine aux enchères en présence de noble et prudent Charles-Auguste, baron de Pury, maire de la Côte.

Le mas mis en vente publique sous le nom de « Grand Cottendar », est le domaine tel qu'il parvint aux Meuron en 1802 ; il est augmenté des Colleyses, et des acquisitions Meuron de 1813 et 1822. Il y a là — au soleil — 82 poses labourables, vergers, forêts, jardins, bosquets, cour, parterres, chemins, promenades et même « demi-lune » — soit la pelouse.

#### Jean-Alphonse Terrisse.

Le tout échoit, franc d'hypothèque — après plusieurs surenchères — à l'un des créanciers : Jean-Alphonse Terrisse, sous le cautionnement du major Henri-Frédéric de Meuron, son beau-frère. Colombier encaisse dès lors chaque année — de 1833 à 1850 — le droit d'habitation du nouveau propriétaire qui ne pourra, selon la formule, mendier, tenir boutique ou vendre liqueurs et vins en pinte, sans autorisation. Terrisse — opération peu lucrative — a vendu château et terres de Dully, au Pays de Vaud, pour acquérir Cotendart, troc d'un cheval borgne contre un aveugle.

Dès le mois d'août 1840, ce bourgeois de Neuchâtel et conseiller de ville construit à ses frais le chemin qui, de la Mairesse, tend à son manoir de Cotendart par la Combette-aux-femmes. Deux ans après, remaniement parcellaire, échanges de terres, à Plamboz, avec les enfants de feu Jean-Pierre Roulet, de Peseux.

Un pittoresque cahier des charges est signé, en 1854, par Frédéric-Henri Cornu ; il s'engage chez M. Terrisse comme maître-domestique, tandis que sa femme y sera servante de campagne. Contrat révélant modalités de notre ancienne économie ménagère. Cornu fournira 100 pots de vin, 100 fagots, 1 pot de lait par jour, 6 gerles de pommes de terre, 2 gerles de carottes et 100 têtes de choux « sans qu'elles puissent être choisies » (par les maîtres qui ne prendraient que les plus belles ?) Cornu relavera la vaisselle à l'eau chaude. Il chauffera la boustifaille des cochons.



*Jean-Alphonse Terrisse-de Coulon*  
(1808-1872).

Agronome. Propriétaire de Cotendart dès 1833.

Portrait à l'huile chez Mme Ferdinand de Reynier.

Parmi les papiers de cette période, figure un arrangement de 1861 entre Colombier et Terrisse qui — à son tour — se débat, gesticulant malgré sa corpulence, contre d'incommodants droits de passage. En 1869, le fermier Schreyer remplace Cornu.

Jean - Alphonse Terrisse - Coulon s'éteint à Cotendart le 5 mai 1872. Ses héritiers lui succèdent en hoirie. En 1886, lorsqu'il s'agit — au profit de Neuchâtel — de grever le domaine d'une canalisation d'eau potable, l'on trouve indiqués comme propriétaires, sous réserve d'usufruit de Mme Terrisse-Coulon : Mme Ernest de Reynier, Mme Henri-Frédéric de Reynier, Mme Julie Nagel, Mme Rose Triol, à Neuilly — c'est-à-dire quatre sœurs nées Terrisse — ainsi que Charles - Henri - Alphonse Terrisse et Edouard-Walter Terrisse, fils de Edouard Terrisse-Haller.

Après l'avoir possédé 73 ans, cette famille vendra Cotendart, en 1906, à M. Ulysse Montandon qui

le cédera ensuite à son fils, M. Ernest Montandon, agronome. Celui-ci — le 1er mars 1943 — s'en dessaisit. Cotendart, érigé en fondation de famille « Jean Gabus » du Villaret, devient inaliénable. La filière des propriétaires de cette terre et gentilhommière est — ici — pour toujours coupée au ciseau.

Cette vue cavalière, ce rapide coup d'œil que nous venons de jeter sur cette lignée des possesseurs divers de Cotendart, va permettre de se mieux reconnaître en situant maintenant les plus essentiels dans leur milieu familial et le cadre historique qui leur est propre.

Tous, sans doute, s'amuserent — par ciel découvert — à lire l'heure sur l'extraordinaire cadran solaire se dressant à l'extrémité de la pelouse, boule de pierre de taille, identique à celle du Bied, à celle du château de Corcelles, sur Concise, ou de la maison L'Ecuyer à Hauterive — due au sculpteur neuchâtelois Lambelet et non à un Matthey ou à un Tribolet, comme on l'a écrit <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Dans sa *Pendulière neuchâteloise*, vol. I, page 13, parue en 1917, Alfred Chapuis publie un cliché représentant le cadran solaire de Cotendart, appelé « globe gnomonique »; en le décrivant, sur son socle Louis XVI, de 1781, il l'attribue à un *Tribolet*

Les maîtres du lieu n'admirèrent-ils pas au sous-sol un « mazel » de roc poli, table de boucherie si énorme qu'on dut la river en terre avant même d'élever les fondements de l'édifice? Ne furent-ils pas intrigués par un curieux et mystérieux souterrain — muni d'un puits — relié jadis à la maison? Ne grimperent-ils pas dans le clocheton pour y jouir d'un délicieux panorama? N'y firent-ils pas monter des hôtes illustres: la comtesse de Doenhoff, cette demi-reine — épouse morganatique de Frédéric-Guillaume II — le prince de Hesse-Darmstadt, et d'autres personnages friands d'escalades au propre et au figuré?

Ouvrons d'abord une grande fenêtre sur les Wemyss.

## LES WEMYSS, LES LEBEL ET LEUR POSTÉRITÉ

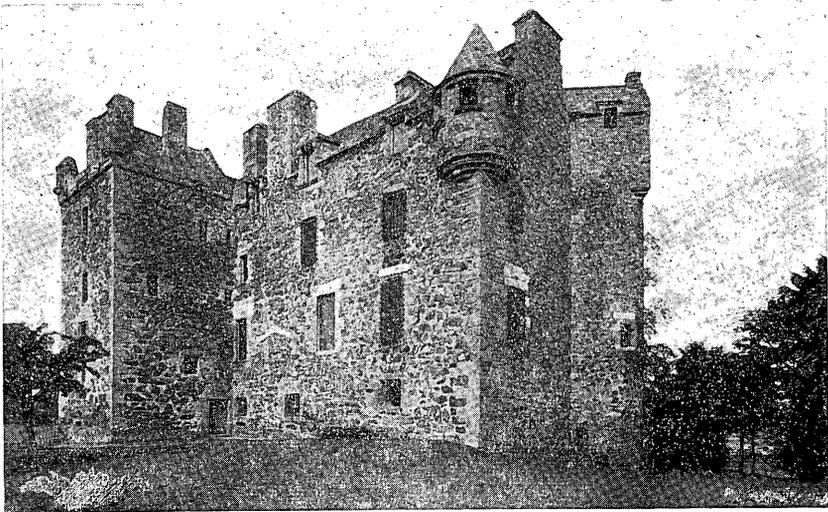
Bachelin, qui, dans son récit, ne peut se défendre de faire de l'histoire, situe à juste titre le *berceau* des Wemyss sur les rives du Forth, à Wemyss-Castle, où naquit, en 1721, le père de son héroïne. Cette énorme résidence date du 13<sup>e</sup> siècle. Un autre château — celui d'Elcho — du 17<sup>e</sup> siècle, jadis aussi à cette famille, dont lord Wemyss, jeune, seul porta le nom, se voit encore dans la paroisse de Rhyn. J'en ai visité les ruines de briques rouges; c'est encore propriété privée, mais monument classé,

d'après une signature sculptée, à vrai dire indéchiffrable; cette supposition s'inspire de *Tribolet*, propriétaire du domaine. Il ressort de rapprochements que ce cadran dut être signé *Lambelet*, comme d'autres, semblables, rares dans la région. On voit peu plusieurs sculpteurs se mettre à cet ouvrage délicat. Plutôt que de reproduire le cliché de M. Chapuis — déjà paru — je donne, plus loin, grâce à l'amabilité de Mme Henri de Bosset, un cliché du « globe gnomonique » du Bied. Ces cadrans indiquaient, non l'heure vraie ou inégale variant suivant la saison, mais l'heure moyenne, c'est-à-dire ne variant pas. Mais, il fallait du soleil! Le « globe gnomonique » du Bied, de Lambelet, est fort élégant et dans un bel état de conservation. Il s'agit d'Henri Lambelet (1723-1796), sculpteur à Neuchâtel dès 1746.

Un globe de pierre sur socle remplaçait le cadran vertical. Il existait déjà du temps de Lambelet des ouvrages sur la gnomonique graphique, soit: *La gnomonique ou l'art de faire des cadrans*, par Rivard, Paris, 1742, in 8o avec fig. *La gnomonique pratique ou l'art de tracer des cadrans solaires*, etc., par Dom F. Bedos de Celles, Paris, 1760, in 8o avec fig. Puis parut, en 1817, idem in 8o: *Gnomonique graphique ou méthode simple et facile pour tracer les cadrans solaires*, par J. Mallet, Paris. Ces trois ouvrages se trouvèrent très tôt à notre *Bibliothèque communale*. (Prem. catalogue Nos 2724, 5 et 6.) Il est probable que Lambelet consulta déjà les deux ouvrages de 1742 et 1760. D'autres ouvrages parurent plus tard sur l'histoire des cadrans solaires. Ajoutons que c'est au moyen d'un gnomon, sorte d'aiguille, de style, ou de piton, que Pytheas, l'an 320 ans avant J.-C., trouva le jour du solstice d'été, à Marseille. Je signale en outre que le *Journal suisse des horlogers* a publié, en 1949, No 7, pages 40 et suiv., une étude de Charles Février sur *Les cadrans solaires suisses*.

entretenu par le gouvernement anglais. Ses grandes murailles roses s'élèvent sur une colline de bruyères perdue près du village de Craigton, dominant, dans une campagne émeraude, la vieille ville de Perth.

On surplombe de cette hauteur les serpentins d'argent d'une petite rivière : le Tay. L'édifice, à meurtrières, à trois escaliers tournants, s'élève dans du gravier rouge. Ces robustes vestiges — à chemin de ronde et



« Elcho ».

Le nom de ce château écossais, du 17<sup>e</sup> siècle, est celui que seul porta Lord Wemyss avant la mort de son père en 1756.

tourelles crénelées — donnent accès au public pour 6 pence qu'encaisse la concierge. Je m'y rendis, en une heure d'auto, de Wemyss Castle, en roulant en septembre au milieu des chapeaux pointus de hautes meules de paille. Un taureau roux ruminait là au milieu d'un troupeau de vaches noires éparpillées dans les fougères.

#### Où naquit le père de « Sarah » !

Wemyss Castle, ou le château de Wemyss — dont Bachelin parle, où naquit donc le père de sa ravissante « Sarah » — est, lui, gigantesque édifice seigneurial, bien entretenu, dans la Province de Fife, non loin du village de Kirkaldy. Il est agrippé dans un rideau de sycomores sur d'abruptes falaises surplombant un dédale de souterrains bordant une grève de galets et de morceaux de charbon sans cesse amenés par la vague. J'ai vu sur cette étrange plage des ménagères recueillir dans leur panier le charbon de leur cuisine comme elles vont chez nous à la recherche du bois mort. Ce château — commandant la contrée de Dysart dont il est la sentinelle sur le rivage — porte plaque commémorative de la première



*Elcho ou lord Wemyss de Cotendart.*

Peint par Allan Ramsay.

Propriété du Capitaine Michel de Wemyss-Bentinck à Wemyss Castle.



*Wemyss Castle.*

En Ecosse, où naquit lord Wemyss en 1721.

Photo récente de F. Wynne, à East Wemyss.

rencontre de Marie Stuart et de Darnley. J'ai vu là un antique livre de prières où, non sans passion partisane, le nom de *Stuart* avait été collé jadis sur le nom de *Georges* ! Cet antique caravansérail contient 200 pièces et locaux, dont 20 chambres d'amis, munies de salles de bains. Il y a là 36 sonnettes à timbres différents !

Les baies de vastes salons bleus et blancs ou tendus de vieux damas rose, donnent sur la mer. Une immense salle de bal, à balcon pour orchestre, est couronnée de cinq doubles loges destinées aux invités pouvant se répandre dans les appartements par une galerie monumentale. Impossible de faire ici la description détaillée de cette demeure regorgeant de lits à colonnes, d'armes, de cristaux, de magnifiques cartels français, d'élégantes chaises à porteur, de bibliothèques, de billards, de clavecins, de maquettes de vaisseaux et d'horloges à eau. Tout cela dans un décor de portraits de rois, de princes, de membres des familles Wemyss et alliées. Et voici — en bonne place — Marie Stuart et Darnley !

Un des beaux portraits de la maison est celui — précisément — de lord David Wemyss de Cotendart, peint par Ramsay. Lors de ma visite, il figurait à une exposition à Glasgow où je le vis et où, comme pièce de résistance, il était reproduit dans le catalogue de cette rétrospective. On en voit ici la photographie faite pour « Patrie neuchâteloise ». Ramsay — le



*Janet Charteris, comtesse de Wemyss,  
dansant avec le prince Charles Stuart.*

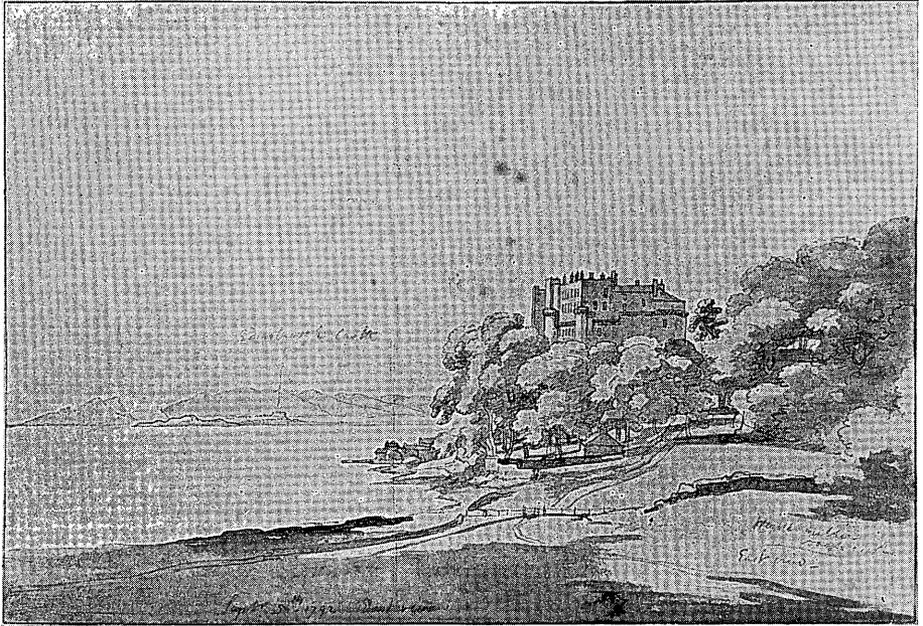
Dessin de l'époque.

Propriété de lord David Wemyss actuel. Photo Caird Inglis, Edimbourg.

meilleur peintre d'Ecosse — l'a immortalisé là en habit de velours rouge-chaudron, à jabot et manchettes de dentelle, col noir, revers de satin blanc, main droite dans son gilet. Véritable arbitre des élégances, lord Wemyss — jeune — ne fut-il pas à Londres, membre du fameux Club des dandys ? Cet habit chaudron se retrouve conservé à Wemyss Castle, avec son costume d'Archer à bonnet de velours bleu. Porta-t-il ces atours de jeunesse à Cotendart ? Sentant aujourd'hui la naphthaline, cet équipement à carreaux écossais, rouge, vert, jaune, avec galons, boutons et franges d'argent, doublé de soie blanche, eût singulièrement ébahi les habitants de Bôle ? Il serait

surprenant aussi que Wemyss ne se soit point promené en *kilt* parmi nous ? Aujourd'hui encore, chez les Wemyss et dans la haute société écossaise, le dimanche, les Messieurs portent souvent, non sans fierté, ce costume national.

On peut juger de la façon pittoresque de se vêtir à cette époque, en Ecosse, par la reproduction d'un dessin montrant la mère de lord Wemyss, la comtesse Janet Wemyss Charteris de Amisfield, dansant avec le prince Charles Stuart.



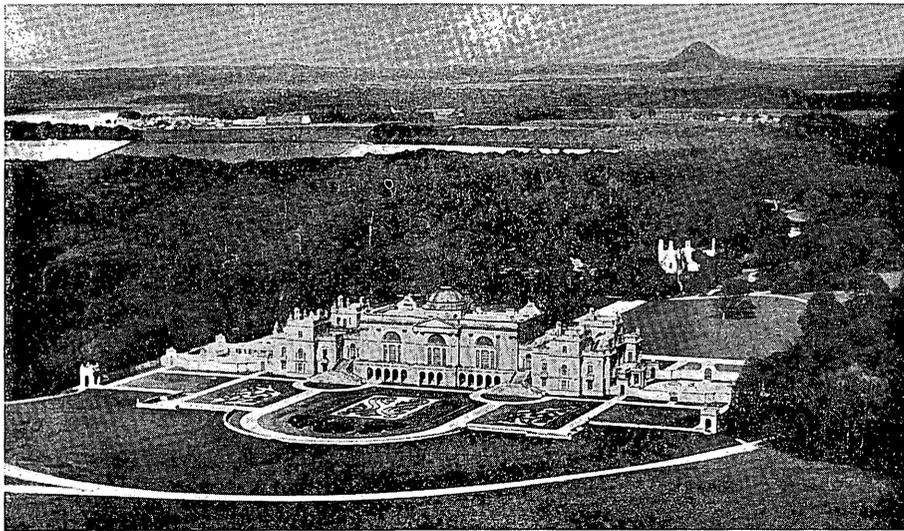
*Wemyss Castle sur le Forth.*

Au loin Edimbourg et son château. Dessin original de 1792.

Propriété du British Museum, Londres.

Le château de Wemyss, encore pourvu de 40 vieux canons, la silhouette de ses créneaux, de ses terrasses, de son système de défense, de sa grande chapelle romane, forment un ensemble enchanteur de complet dépaysement. J'en ai trouvé plusieurs dessins de 1792, à Londres, au British Museum. Le soir — par-dessus la mer, dans le lointain — scintillent de l'autre côté du Forth les lumières d'Edimbourg. On peut penser que ce paysage solitaire, sauvage et silencieux, fut d'une forte imprégnation sur le caractère particulier de cet original que fut David Wemyss. Certaines de ses humeurs étaient-elles dues au subconscient ? au souvenir d'une salle à manger souterraine datant de l'an 1200 aux murs de dix pieds de large ?

Le possesseur actuel du château, représentant de la branche cadette des Wemyss, le capitaine baron Michel de Wemyss, allié Victoria Bentinck — qui a réduit à six le nombre de ses vingt jardiniers — s'est installé dans une villa moderne, commode, du même style, tout à côté. Propriétaire et



« Gosford House ».

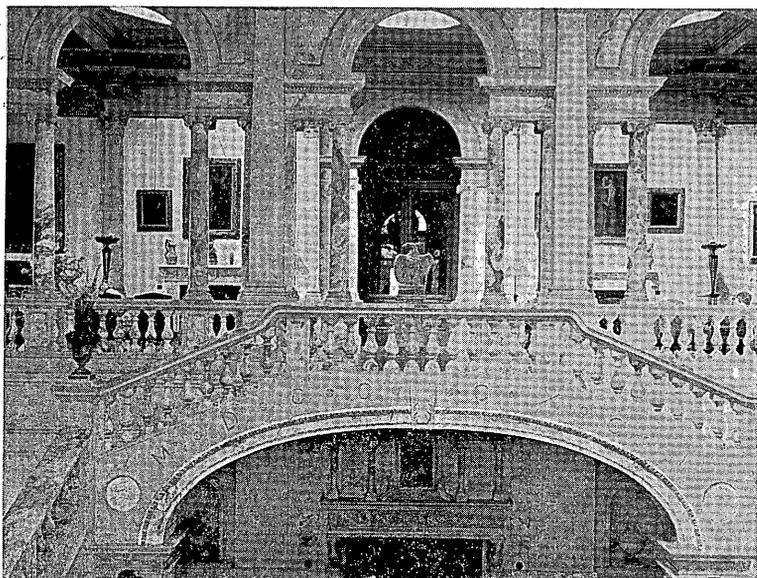
Palais seigneurial des Wemyss conservant de nombreuses reliques de Cotendart.  
Commune d'Aberlady non loin d'Edimbourg. Vue aérienne.

directeur de sept mines de charbon où travaillent six mille ouvriers logés dans trois villages — East Wemyss, West Wemyss et Coaltown, cités du charbon — il a vu ses exploitations nationalisées. Eglise, école, maisons d'ouvriers, saines et aérées, lui appartiennent. J'ai compté trois cents wagons de charbon — portant le nom de Wemyss — attendant d'être transbordés à Bockhaven, port du voisinage.

M. Michel de Wemyss-Bentinck — chez qui j'eus le plaisir de séjourner, dont la branche est souvent désignée sous l'appellation de « Wemyss of Wemyss » — descend de James de Wemyss, frère cadet de lord David Wemyss de Cotendart, qui, lui, était l'aîné de sa génération ; celui-ci eut — outre quatre sœurs — un frère plus âgé que James, Francis, dont la lignée reprit le *majorat*, les titres héréditaires de lord et de comte, ainsi que de nombreuses terres, dont le domaine de « Gosford ».

#### Autre demeure peu banale.

Il existe, en effet, une autre résidence Wemyss — à une demi-heure en auto d'Edimbourg — dans la paroisse d'Aberlady. Elle porte le nom de « Gosford House ». Bien qu'il s'agisse d'un somptueux palais de style Empire — dû à quatre célèbres architectes, dont Robert Adam — et qu'il ait été édifié après la mort du baron de Cotendart, il convient de le mentionner parce que c'est là qu'est conservée aussi une bonne partie de ses reliques, papiers, mémoires et portraits. Gosford House n'est point fortresse sur une falaise. C'est un palais rectangulaire près de Longniddy —



*Entrée du grand hall carré, de marbre rose  
à « Gosford House ».*

Photo de The Hon. Sir Evan Charteris.

East Lothian. Il est couronné de statues, de chapiteaux et de dômes se dressant devant impressionnant jardin à la française précédant vaste pelouse de gazon s'inclinant doucement vers la mer. Une vue aérienne montre ici ce gigantesque édifice où je travaillai une dizaine de jours. Aux diverses entrées à voiture, s'ouvrant dans un parc immense, sont postées, au delà des dépendances et de deux lacs artificiels, les habituelles loges de gardiens.

Au fronton nord du palais : deux énormes sphinx. Au fronton sud : flanqué de lions de pierre, l'écu des comtes de Wemyss, baron d'Elcho, comtes de March, pairs d'Ecosse et du Royaume-Uni — à trèchours fleur et lions de sable, avec cygne au cimier. Cette résidence princière — peuplée de Reynolds, de Rubens, de Le Nain, Véronèse, Ruysdael, au milieu de richesses fabuleuses disposées avec goût — s'enorgueillit d'un hall de soixante-quatre colonnes de marbre rose. Le maître de céans, chef de la branche *ainée* — qui porte aujourd'hui le même prénom que le baron de Cotendart — *David*, né en 1912, douzième comte du nom — reçoit avec la plus grande courtoisie, la plus grande cordialité, dans ce décor extraordinaire. Allié Mavis Murray, en 1940, il maintient là, tant en français qu'en anglais, la tradition d'une conversation pleine d'esprit faisant songer à la devise Wemyss : « Je pense » !

Situons mieux, dans sa famille, lord David Wemyss, appelé parfois tout court — à Neuchâtel aussi — Elcho.

Son père — Jacques ou James — quatrième comte de Wemyss, vicomte d'Elcho, comte de March, Pair d'Ecosse, baron de Méthil, avait donc

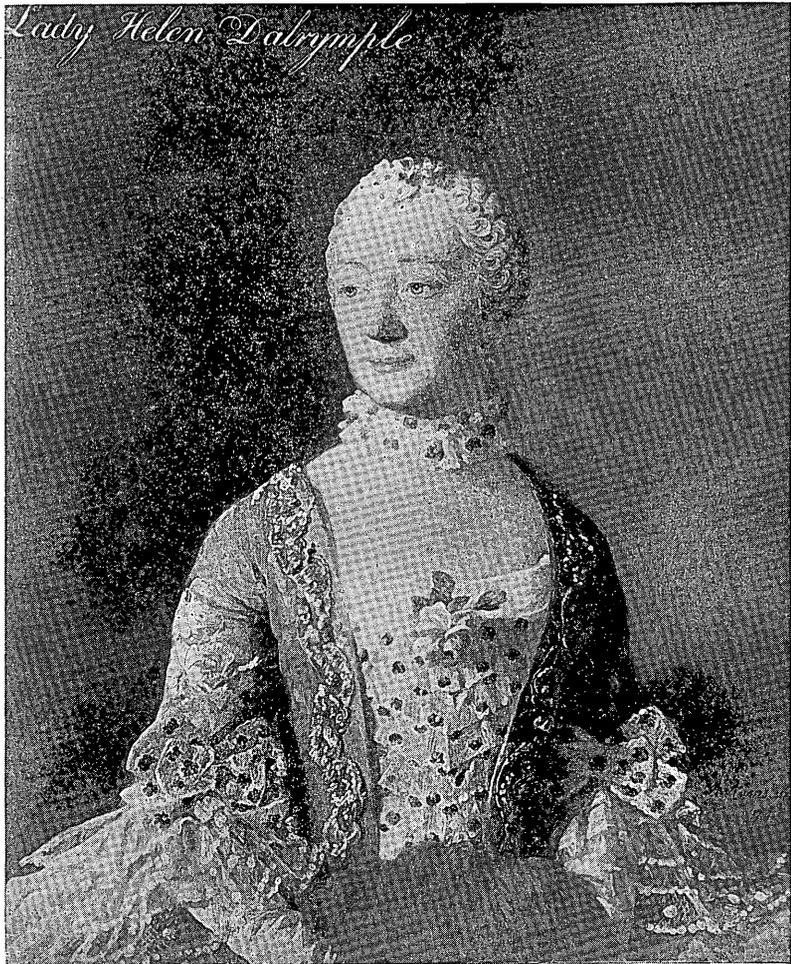


*Janet Charteris, comtesse de Wemyss.*

Mère de lord Wemyss de Cotendart. Peinture à Gostford House.

Photo Caird Inglis, Edimbourg

épousé Janet Charteris. C'était la fille unique du colonel Charteris d'Amisfield, qui lui laissa une fortune colossale mais — de notoriété — mal acquise en trichant au jeu, comme l'admettent aujourd'hui encore, non sans humour, ses actuels et lointains descendants ! Cette blonde et svelte Janet aux yeux bruns — que l'on voit ici avec son lévrier devant un fond de forêt, en robe verte à grande écharpe rose, l'index montrant un cor de chasse, un carquois et une flèche — s'était, précoce adolescente, enfuie de chez son père, fameux usurier de haut vol, tricheur aux cartes, pour épouser James de Wemyss et non lord Stratmore qu'on lui destinait pour de sonnantes raisons. Ce fut une enfant difficile, ayant de qui tenir, puisque Charteris,



*Lady Helen Wemyss, femme de Hugh Dalrymple of Fordel.*  
 Sœur de lord Wemyss de Cotendart. Peinte par Ramsay en 1754. Toile à Gosford House.

son colonel de père, est cité dans une chronique anglaise — *The twelve bad Man* — comme le plus terrible des douze ! Le maître de Cotendart eut donc mère et grand-père sortant singulièrement de l'ordinaire. On voit aujourd'hui encore, dans une vitrine du Musée du Château d'Edimbourg, une bague princière de Lady Janet Charteris — mère de lord Wemyss.

Lord Wemyss de Cotendart eût dû hériter — avec les titres du majorat — une fortune considérable, s'il n'avait été déchu de ses droits et si certains de ses biens n'avaient été confisqués pour accusation de haute trahison comme Jacobite. Ses quatre sœurs : lady Walpole, lady Dalrymple, lady Stewart, duchesse d'Albany, et lady Hamilton brillèrent par leur beauté et leur esprit. J'accompagne ces lignes des portraits de deux d'entre



*Lady Walpole Wemyss.*

Femme de Louis de Chastel, Sieur de la Barthe. Sœur de lord Wemyss de Cotendart.

Peinture de 1754 par A. Ramsay ; Gosford House.

elles qui vinrent à Cotendart, lady Walpole et lady Dalrymple. Cette dernière — à l'air décidé — est en robe de satin bleu et blanc, les mains dans un manchon rouge.

Leur frère, Francis, allié Catherine Gordon — fille d'Alexandre, deuxième duc de Gordon — reprendra donc le majorat des Wemyss et héritera de la fortune Charteris. C'est de lui que descend, en six générations, l'actuelle branche aînée substituée jadis à la postérité d'Elcho, expulsé. Ajoutons que lord David Wemyss — notre contemporain — descendant par sa mère du duc de Rutland, possède, outre Gosford, de vastes propriétés en Ecosse et en Angleterre, châteaux, manoirs, champs de courses, carrières

de marbre, pâturages, landes, terrains de golf loués à des clubs, et résidences également à Londres. C'est le séculaire propriétaire terrien.<sup>1</sup>

Disons encore qu'en revanche la branche cadette du second frère du baron de Cotendart, celle de Jacques, dont la femme était une comtesse Sutherland — lignée dont descend, comme dit ci-devant, le capitaine Michel Wemyss, allié Bentinck ducs de Portland, de Wemyss Castle — s'illustra dans l'histoire d'Angleterre par divers généraux et amiraux connus. A ce seul rameau fut consacré un ouvrage biographique de 430 pages — imprimé en 1888 à Edimbourg — dû à la plume de W. Fraser. Cette branche cadette doit à ce point son opulence au charbon qu'on voit à Wemyss Castle, dans un des vestibules, un mobilier Louis XV en charbon !

### Pérégrinations et faux départ.

L'existence aventureuse qui amène lord Wemyss, à Cotendart, est influencée par un faux départ, un aveugle dévouement à une cause — celle du prince Charles Stuart — perdue d'avance pour motifs politiques et moraux. On sait qu'en 1745, le prince d'Ecosse, Charles-Edouard Stuart, complota de reconquérir la couronne d'Angleterre. Lord Wemyss, son commandant des gardes du corps, prend part à cette rébellion qui échoue. La débâcle des rebelles, les Jacobites chassés d'Angleterre, sont deux faits qui domineront fortement toute sa destinée ; il est réduit dès lors à voyager et s'offre, en France, en Italie et chez nous, divers pied-à-terre ; ils abriteront un grand seigneur désaxé et versatile. C'est l'époque où les Anglais méprisent les Ecosseis parce que le blé ne pousse pas chez eux ; ils assurent que l'avoine, destinée aux chevaux, leur convient parfaitement !

David Wemyss<sup>2</sup> ayant fait son éducation au Collège de Winchester

<sup>1</sup> Ces vastes terres comprennent, 1: celles d'*East Lothian*, soit les trois grands tenants de Seton, d'Amisfield et de Gosford; 2: celles de *Peeblesshire* provenant du dernier due de Queensbury (fondateur du « Queensbury Rule », célèbre club de boxe), contenant le merveilleux château de Neidpath, perdu dans collines et pâturages de moutons, près de Peebles; 3: les terres de *Selkirkshire*, grande chasse aux cerfs et aux coqs de bruyère, dans une région montagneuse, au bord de St. Mary's Loch, avec hôtel de Rodono; 4: celles de *Midlothian* avec fermes, charbonnages et château de Woolmet; 5: les terres de *Perthshire* où est sis le château d'Elcho, avec trois fermes et jadis pêcheries de saumon de grande valeur; 6: terres de *Gloucester*, en Angleterre, mas de Stanway, avec magnifique maison dans la région des Cotswold Hills.

<sup>2</sup> Il est impossible — en une simple chronique, alors que mes matériaux réunis exigeraient un livre — de décrire toute la vie de lord Wemyss. J'ai constitué pas moins de 12 dossiers sur *Cotendart*, depuis 1932: domaine; manuscrits; bibliographie; fiches de renseignements; généalogies; iconographie; échanges de lettres récentes avec plus de 20 correspondants; dossiers de séjour en Ecosse chez les Wemyss; dossier Le Bel et alliés; dossiers de Meuron, de Bosset, Renusson de Hauteville, Terrisse et Montandon. Cette étude n'aborde donc lord Wemyss que par l'incidence de Cotendart. L'existence du roman de Bachelin m'a incité à un certain développement, mais ces notes sont plutôt rapide esquisse.

— déjà partagé entre élèves Jacobites et Georgistes dits aussi Hânoviens — l'avait continuée à Reims, dix mois dans une famille française, puis à l'académie d'Angers. Un tuteur le suit de près, son père a d'autres chiens à fouetter. Ayant grandi, visité Milan, Florence et Rome où il reçoit leçons de musique et d'italien, il y voit chaque jour, villa Borghèse, le prince Charles Stuart. Le Cercle des Stuart — Via di Santi Apostoli — y est sans cesse espionné par agents anglais. Après avoir séjourné à Bologne, Venise, Strasbourg, Innsbruck, Munich, Paris où il mène grand train, il rentre à Londres pour s'y faire traiter de « chien de Français » dans un théâtre ; on lui lance à la tête pommes et bougies. En 1743, il assiste à Versailles, en magnifique habit de gala, avec son frère, au mariage du duc d'Orléans — Louis-Philippe — qui épouse Louise-Henriette de Bourbon-Conti. Revoyant sans cesse le prince Charles en France, il se lie intimément à lui. Il séjourne à Leyde, à Rotterdam. Fringant, fort bel homme, toujours tiré à quatre épingles, il fonde à Londres le « Buck Club ». Le voici qui rompt de précoces fiançailles avec Miss Graham of Airth.

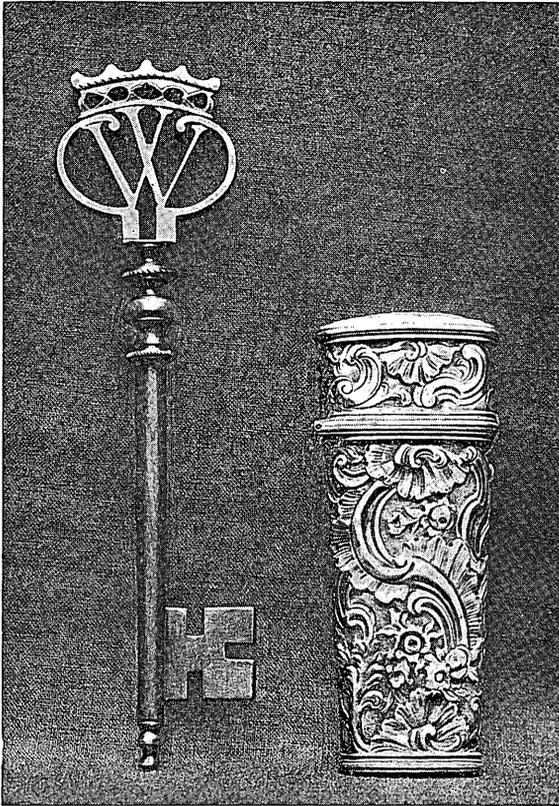
Un prêt de 1500 guinées, consenti à Stuart, assombrit ses pensées. Le prince Charles refuse de le lui restituer, prétendant qu'il s'est agi, non d'un service personnel, mais d'une avance au parti ! La déroute des Jacobites, à Culloden — malgré l'aide tardive de la cour de France — refroidit encore davantage les rapports d'Elcho et du prince. Peu après — brouillés — ils ne se verront plus guère, ni à Paris, ni en Italie. Les péripéties de ces avatars sont pleines de drôleries. On constate que Wemyss se fait banir d'Ecosse pour les beaux yeux de Stuart et qu'il se brouille avec lui pour l'escamotage d'un sac de guinées.

Auguste Bachelin attribue sa jolie « Sarah Wemyss » à un premier mariage — à Versailles — d'Elcho avec une Ecossoise, Anna Murray, morte jeune ? Qui donc était « Sarah Wemyss », ou plutôt *Marie-Marguerite* de Wemyss ?

Il est fort malaisé de compter avec justesse les roses formant le bouquet de femmes dont lord Wemyss demanda la main. Comme par hasard — bien entendu — il en oublie la moitié dans son journal. On sait, par Philippe Godet, qu'il prétendit à celle de Belle de Zuylen, alors que, sur elle, son journal est muet. Mme de Charrière ne fut sans doute point la seule à lui valoir si courte mémoire. Avant son union avec Charrière, elle eut l'intention — mais comme une femme entrerait au couvent — d'épouser Wemyss ! La réputation — peu rassurante — qu'il avait d'ordonner que l'on coupât un doigt à tous les prisonniers anglais qu'il faisait, ne la décourageait nullement. Il semblait qu'elle eût préféré se faire couper — même la tête — par Wemyss, plutôt que d'épouser M. de Wittgenstein que son père lui réservait d'abord.

Mais, tout cela ne nous dit pas d'où surgira Marguerite Wemyss ?

Vers 1747, déjà, Elcho fait la connaissance — dans le milieu bohème de Venise, ville où les réfugiés écossais sont refoulés par l'aristocratie — d'une demoiselle Vigano qui, durant des années, va devenir sa compagne de voyage à travers l'Europe. Au commencement de 1749, Mlle Vigano lui donne, à Paris, une fille, dont on ne sait ce qu'elle devint. En 1751,



*Ancienne clé « W » (Wemyss)  
du grand salon de Cotendart  
et étui Wemyss.*

Musée de Neuchâtel. Une réplique de cette clé  
ouvre encore, à Bôle, le salon  
de Mme Henri Egli-Michaud, maison Le Bel Wemyss.

il habite avec sa sœur, lady Stewart. En mars 1756, Elcho, rentré à Neuchâtel du Tyrol où il est tombé malade, accepte qu'un médecin complètement ivre lui fasse une saignée ; on lui assure que ce disciple d'Esculape opère mieux ainsi qu'à jeun ; pour comble — tandis qu'on le saigne comme un cheval au moyen d'un marteau et d'une lancette — il apprend la mort de son père !

Sans son ami de Colombier — Keith, gouverneur de la principauté — jamais Wemyss n'eût acheté Cotendart ; c'est Keith qui amorça son acquisition. Quoique très souvent à Cotendart dès 1757, Elcho ne cesse de

Mlle Vigano, tantôt en faveur, tantôt en disgrâce, donne à Wemyss une seconde fille illégitime, née le 10 août, également à Paris. Ce sera — en réalité — la très noble héroïne de Bachelin.<sup>1</sup>

Pendant que s'épanouit cette Marguerite, Elcho continue à voyager en compagnie d'amis. Il est de nouveau à Versailles. On l'y reçoit en qualité d'officier-général, de capitaine au service de France, commandant de la cavalerie de Fitzjames. On l'assimile un peu au corps diplomatique. Le roi et la reine le convient au palais. Madame de Pompadour ne fait point grise mine à ce bel homme.

Depuis 1754, lord Wemyss fréquente souvent nos régions ; il fait des séjours au château de Colombier, chez son ami, le maréchal Keith, très lié qu'il est surtout au frère de ce dernier. Son pied-à-terre est alors

rue de Grenelle à Paris, où

<sup>1</sup> Récemment — le 22 février 1953 — passant à Milan, Galerie Victor Emmanuel, je tombai en arrêt devant la vitrine d'un magasin, en lisant le nom du patron : « *Vigano*, — *Arte Fantasia eleganzia* » ! Si l'on cherche en vain *Vigano* dans les dictionnaires héraldiques, on le retrouve au moins dans les collections de colifichets.

courir le monde ; il rentre un jour de Venise où à son gré « les maris sont trop jaloux ! » Ses aventures sont inénarrables, amusantes, pleines d'imprévu. Notons-en une ou deux.

#### **Tout sauf bigot d'Outre-Manche.**

Un soir, voulant quitter Paris, il trouve son hôtel bloqué par les danseuses de l'Opéra auxquelles il a fait trop de promesses en l'air. La foule s'étant accrue, il s'échappe par une porte dérobée ; une « étoile », l'ayant devancé en chaise de poste, lui coupe la route à Saint-Denis ; un drame éclaterait sans la généreuse intervention du banquier Macdonald. Le plus plaisant est que Wemyss — qui s'accorde moult licences — s'indigne de la conduite du prince Charles qui, parfois, donne à sa propre amie — Miss Walkinshaw — jusqu'à 50 coups de bâton par jour. Cette dernière, recluse plus tard dans un couvent de Meaux — où Wemyss court lui présenter ses hommages — lui conte que le prince était si méfiant que, lorsqu'elle dormait, il entourait son lit de tables et de chaises munies de sonnettes qui l'avertiraient de l'approche de quelqu'un.

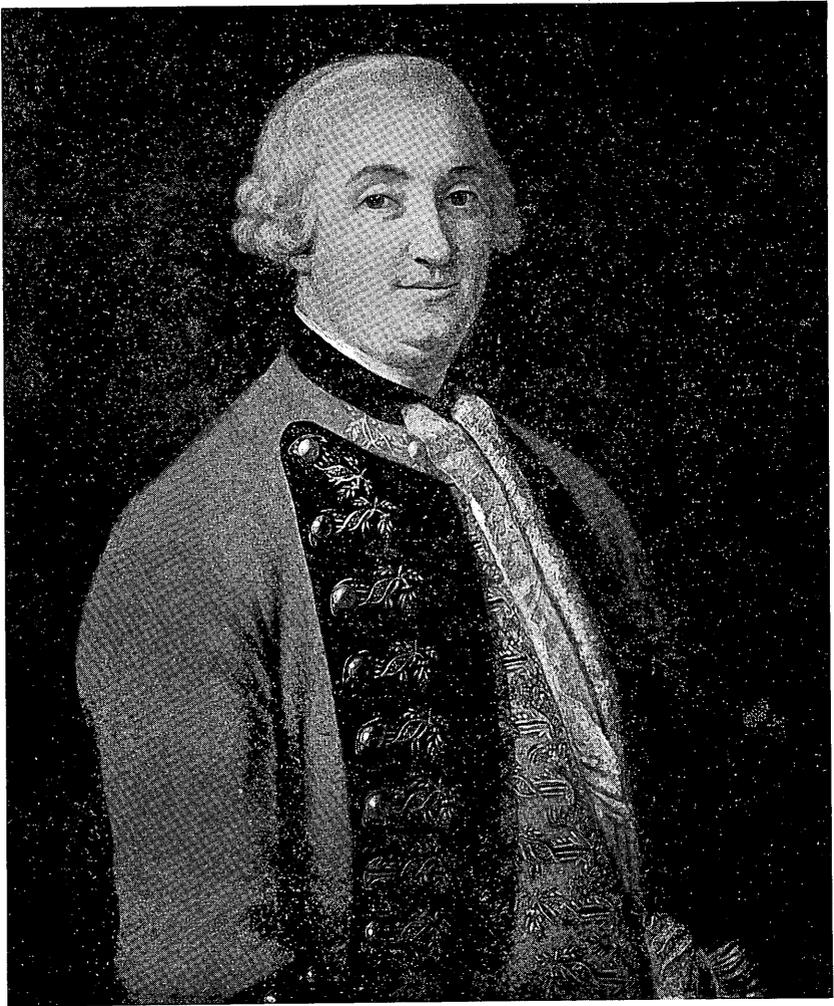
Un autre jour, que sa chaise de poste — ornée de ses armes et de sa couronne — n'avance point assez vite, Elcho se penche à la portière et invective son cocher. Celui-ci ne veut rien entendre ! Furieux, Wemyss descend de voiture pour lui donner du bâton. Le cocher, fouettant ses chevaux, abandonne sur la route notre baron de Cotendart en perruque et tricorne ; il doit faire toute l'étape à pied ; au prochain relais, s'il retrouve chevaux et voiture, son cocher — craignant quelque coup d'épée — a disparu pour toujours.

L'âme de lord Wemyss était indéfinissable ; elle lui était souvent inutile ; quelquefois gênante ; il la perdait en chemin comme on égare sa carte de visite.

A Neuchâtel, les expériences d'Elcho — pourtant mûri par l'âge, et qui voit Du Peyrou et toute la société élégante de l'époque — ne sont pas moins surprenantes. Il demande, à 52 ans, en 1773, la main de la fille du vice-président de la ville ; il ajoute, avec franchise, qu'il en attend une dot de 200,000 livres, alors que celle-ci n'est que de 50,000 livres. Quelques mois après, rentré de voyage, reprenant son projet, il persiste dans ses intentions. Le vice-président de la ville lui annonce qu'en son absence, le baron de Bülach a épousé sa fille pour 40,000 livres !

#### **Titres. Honneurs. Hautes relations.**

En politique, lord Wemyss prend généralement le parti qu'il ne faut pas. Il paraît ne voir clair qu'une fois en déconseillant au maréchal Keith de soutenir le pasteur Ferdinand-Olivier Petitpierre dans sa querelle de la non-éternité des peines de l'enfer. On sait que les démarches en faveur de Petitpierre — de notre gouverneur Keith — sont à l'origine des difficultés



*Lord Elcho, David Wemyss de Cotendart.*

Portrait à l'huile peint par John Alexander, Galerie nationale d'Ecosse, Edimbourg.

Photo Annan, Glasgow.

de ce dernier et de son départ de Neuchâtel en 1764 déjà ! Keith en voulut à Wemyss de se mêler de ce qui ne le concernait pas. Les deux amis écossais, qui s'estimaient, finirent ainsi par se boudier.

On sait que, lié à Rousseau et à Wemyss, Du Peyrou prit parti contre le pasteur de Montmollin, de Môtiers ; la seconde de ses *Lettres de Goa* est adressée à Wemyss « Pair d'Ecosse » titre que nos historiens lui décernent volontiers alors que même le titre de « lord » porté déjà du vivant de son père n'avait rien d'orthodoxe, vu son bannissement. Le seul

titre que Wemyss porta, légalement, chez nous, les sept dernières années de sa vie, est celui de « baron de Cotendart ». On sait que notre souverain, Frédéric II — en 1780 — érige en baronnie, en sa faveur, la terre de *Cotendart*. On peut voir ces lettres-patentes du roi, conservées sous vitrine, au Musée d'histoire de Neuchâtel. On appellera dès lors parfois cette modeste gentilhommière : « château » — un « château » que Mlle Tullecken décrit de façon charmante en y ajoutant des tours (?) « qui n'amènent point d'idées d'orgueil ».

Le journal de Wemyss — dont je tire de nombreux détails — n'émet que des sentiments ou jugements favorables aux Neuchâtelois. Il a été naturalisé Neuchâtelois en 1754 et reçu communier de Bôle en 1758, l'année qui suit son achat de Cotendart. Il décrit en revanche — dans son journal — son agrégation à *Neuchâtel* : « A mon retour d'Allemagne, les magistrats de Neuchâtel me dépêchèrent quatre Conseillers de la Ville pour m'offrir la bourgeoisie que j'acceptai avec grands remerciements, et le roi de Prusse ayant donné son consentement, toute la Magistrature me donna un grand repas et le Maître Bourgeois de Montmollin, au nom de la Ville, me présenta une lettre de bourgeoisie pour moi et ma postérité, datée du 22 décembre 1760. Cette qualité de Bourgeois me rend susceptible de jouir de tous les privilèges de Suisse. » Cet honneur insigne se corse l'année suivante de la réception de capitaux. Ses frères lui baillent la somme assez considérable de 211.200 livres; il a la précaution d'en placer plus de la moitié en rente viagère à Paris — le reste à Neuchâtel. Le voilà très peiné par la mort du chambellan et trésorier Chambrier, l'un de ses meilleurs amis<sup>1</sup>.

Il écrit : « On s'amuse toujours dans la Ville de Neuchâtel où les étrangers sont très bien reçus. Il y a un « concert » et souvent des bals; environ cinquante maisons jouissent de 6.000 livres de rente par an. »

Il est lié au baron de Wallbrunn, bailli de Loerach, par qui — une douzaine d'années plus tard — il paraît faire la connaissance de la toute jeune femme qu'il épousera. Il a été reçu à la cour du margrave de Bade, à Carlsruhe, pour la chasse au faucon, avec Chambrier et le marquis de Bellegarde. Où qu'il se rende, il est accueilli aimablement, que ce soit chez son beau-frère Stewart, à Spa, chez sa sœur, lady Anne Hamilton — qui, ayant résidence à Lille, voudrait se fixer à Cotendart — que ce soit encore chez le duc de Choiseul, chez les Rohan-Chabot, le maréchal de Bellisle, le vicomte de Strathal, MM. de Leslie, M. de Mac Gregor, la duchesse de Douglas, la comtesse de Fitzwilliam, Mylord Hope, ou Hume, chargé d'affaires d'Angleterre. Les affabilités du général de Castella et du marquis de Joyecourt lui procurent — paradoxes? — de *longues joies*. S'il se frotte peu à Rousseau dont il craint vilain jeu, il se rattrape sur la comtesse de Beaujeu...

<sup>1</sup> Il s'agit de *Josué* de Chambrier (1686-1763), seigneur de la Roque de Travaret et de Saint-Pierre de Trévisy de Vestric en Languedoc, trésorier général, chambellan du roi; il fut également Conseiller d'Etat à Neuchâtel et Membre honoraire de la Société helvétique.

Il va prendre les bains de Badewailer et parle de maisons de financiers de Paris ; il est poursuivi par le souvenir de leurs tables somptueusement servies ; toute la noblesse de France s'y rencontre : « tandis que ces financiers disposent de plus de 100.000 livres de rente, on regarde déjà un noble comme riche lorsqu'il a un revenu de 40.000 livres » !

On trouve aussi dans les notes de lord Wemyss — qui ne s'affirma jamais comme esprit très développé — que Neuchâtel est une « espèce de République ». Sautant du coq à l'âne, il conte aussitôt qu'un de ses ancêtres, auquel son médecin venait de prédire, dans son château, qu'il aurait le genou raide, le congédia — pour lui prouver le contraire — en lui détachant un vigoureux coup de pied au derrière. Nos médecins modernes l'entendraient-ils de cette façon ?

### Mésalliance imaginaire.

Elcho, installé à Cotendart après avoir permis au colonel Chaillet — autre ami de Keith — d'y passer un été, y a amené sa fille, Marguerite. Il commence par la légitimer, le 21 octobre 1758. Elle a alors sept ans<sup>1</sup>.

En 1766, lorsqu'elle épouse Antoine Le Bel, elle n'a que quatorze ans et demi. Bien qu'un si jeune âge eût pu faire naître des objections de la part d'un père, on ne voit nulle part qu'il en eût soulevé. N'épouse-t-il pas lui-même — vieilli — une toute jeune femme ? Il est peu probable qu'il se soit opposé au mariage de sa fille. Bachelin l'imagina en tirant parti de rumeurs villageoises déformées.

A-t-on inféré de son absence probable à ce mariage qu'il l'avait désapprouvé ? Le mariage eut lieu le 20 février. Comme Wemyss était à Paris en hiver, il se peut fort bien qu'il ne se soit point dérangé, ayant toujours vingt projets personnels en tête. A ce sujet, son journal décousu ne dit rien. Tout au plus mentionne-t-il — cette année-là — qu'il partit de Paris le 7 septembre pour Rome.

Excluons toute prétention du maréchal Keith à la main de Marguerite Wemyss ; Bachelin brode ; il croit à tort aussi à une mésalliance ; il exagère les distances de milieux séparant Antoine Le Bel de la fille d'Elcho. Le Bel, issu d'une bonne famille, peut-être de pieux réfugiés français, n'était point palefrenier ; il était intendant. Marguerite de Wemyss — fille naturelle avant d'être reconnue — avait, en somme, comme mère, une aventurière italienne dont on n'entendait plus parler. Qui sait, si — à vouloir tout peser — la balance morale ou du prestige n'eût pas été renversée ?

<sup>1</sup> Quartier-la-Tente, dans son *Canton de Neuchâtel* — 2me série, District de Boudry, Commune de Bôle, parue en 1910 — donne certains renseignements intéressants sur lord Wemyss. Page 524, il mentionne Sarah (?) Wemyss, et fait allusion au roman de Bachelin. Il se demande si Sarah a été, ou non, « reconnue, ou si elle était « légitime » ? Cet ouvrage contient, en revanche, sur le développement du village de Bôle, de précieuses indications — avec illustrations.

Montbeliard ce 26 Dec 1777

Monsieur

Je suis parti de Colombier le 18 et  
 Je suis arrivé ici le 20, heureusement  
 car le 21 les chemins furent fermés  
 par la neige, on ne peut pas être  
 plus sensible que Je ne suis Monsieur  
 le Baron pour toutes les politesses  
 que J'ai reçu de vous et de Madame  
 la Baronne pendant mon séjour  
 à Chamblon, s'est dans ces moments  
 qu'on connaît ses véritables amis.  
 Je vous prie de présenter mes respects  
 à Madame la Baronne et à Mademoiselle  
 de Brakel. J'ai l'honneur d'être  
 avec le plus inviolable attachement  
 Monsieur le Baron  
 votre très humble  
 et très obéissant serviteur  
 Le Cte de WEMYSS

Lettre autographe de 1777 de lord Wemyss.

au baron de Brackel à Chamblon.

Collections J. Petitpierre.

### Des médisants.

Dans le *Musée neuchâtelois* de 1950, M. G. R. de Beer a publié une brève notice sur Lord Wemyss à Cotendart. Il y ressuscite lettre tendancieuse de Constant d'Hermenches, qui traite, à tort, Le Bel de valet de chambre (sic). Cet article mentionne aussi le dénigrement de Wemyss, auquel se livra le pasteur Brown, d'Utrecht, auprès de son beau-frère, le baron de Brackel, à Chamblon. Malgré ces manœuvres, les relations Wemyss et de Brackel demeurèrent excellentes. Jugeons-en par une lettre

postérieure en date, retrouvée dans mes propres papiers. Datée de Montbéliard, le 26 décembre 1777, elle est de la main de lord Wemyss et munie de son sceau de cire noire : *d'or au lion de sable*. L'adresse porte : A Monsieur le baron de Brackel, Seigneur de Chamblon, à Yverdon, Suisse. On voit, ici, fac-similé de ce manuscrit. Il tient lieu, par la même occasion, de spécimen de corps d'écriture et d'autographe de Wemyss.

Ses fréquents déplacements font connaître sa chaise de poste sur toutes les routes de France. Aujourd'hui, audience chez le pape ; demain, fête dans les cours. Bachelin en fait un homme ruiné par l'exil. S'il est clair qu'il eût littéralement roulé sur l'or en évitant Jacobites et Stuart, il ne manqua cependant pas d'argent. De ses deux frères — Francis et Jacques — il reçut toujours dons et pension lui permettant de vivre assez largement. Le chiffre des dots qu'il fixe lui-même ici ou là, comme prétendant à de bons partis, s'explique davantage par son originalité, son caractère « vieille Ecosse » et les mœurs de jadis — que par soucis d'argent ou avarice. A Paris et à Rome, en marge de Cotendart et d'autres pied-à-terre, il eut toujours table ouverte, laquais, voitures et chevaux de selle. Son sort ne fut point malheureux, comparé à celui de Jacobites envoyés à l'échafaud !

#### Exceptionnelle émotion.

Wemyss n'apparaît certes jamais sous l'aspect d'un tendre. Peut-être, ayant pris de la bouteille, avec son air bonace, fera-t-il songer à une grenouille invoquant l'idéal ? Il est peu sensible. Pourtant — à en croire son journal — il est attendri une fois au moins dans sa vie. C'est lors de la perte de sa jeune femme ! Car — n'oublions point de dire qu'en 1776, à 56 ans, il a enfin convolé en justes noces. Aucun chiffre de dot ne jaillit cette fois d'un texte, comme crapaud d'une boîte à surprise.

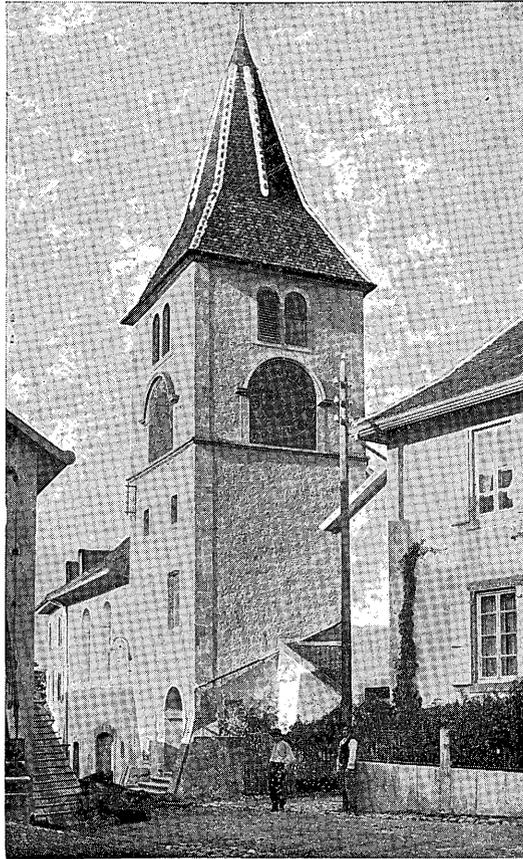
La jeune fille qu'il épouse, a vingt ans. C'est Frédérique-Guillemine-Sophie, dite baronne d'Uxkull, de Lœrach, fille de S. E. le baron Charles-Gustave-Frédéric d'Uxkull Gyllenbandt, seigneur de Munchzell — d'une ancienne maison de Livonie — Conseiller privé du duc de Wurtemberg, ancien gouverneur de Montbéliard. La mère de sa femme — Guillemine-Eberardine-Sophie, baronne de Wallbrunn — appartenait à une famille répandue au Wurtemberg, en Hesse, en Autriche et en Prusse.

La jeune femme de lord Wemyss — dont il paraît malaisé de retrouver un portrait — née le 18 août 1756, à Louisbourg, dans le Wurtemberg, devait s'éteindre à Bôle, déjà le 26 novembre 1777, à 21 ans, dans de tragiques circonstances. Chacun a vu son monument funéraire dans le temple du village. Oscar Huguenin en fit un dessin pour le *Musée neuchâtelois* de 1884. Elle avait accouché le 19 novembre précédent. Deux jours avant, elle se promenait encore avec Wemyss aux abords de Cotendart.

Les choses se gâtèrent très vite. L'enfant, ainsi qu'il l'écrit : « avait fait la culbute ». Après que sa femme se fût alitée étant très mal, l'accoucheur Dupuy, et M. Dublé, médecin du roi, à Neuchâtel, essayent tout

pour lui sauver la vie. Ils la veillent dans son délire ; l'enfant finit par se présenter par un pied ; sa tête est celle d'un enfant de 6 mois. Passons sur les détails que donne Wemyss. Son fils vécut une demi-heure. Comme on l'avait enseveli le lendemain de sa mort, on le déterra, pour le placer dans le cercueil de sa mère qui mourut deux jours après. De son journal d'Ecosse, j'extrais ces lignes : « J'ai perdu la plus vertueuse, digne jeune femme, que jamais j'ai connue ; elle n'avait aucun défaut et elle faisait le bonheur de ma vie. J'étois inconsolable. Tout le comté de Neuchâtel prit beaucoup de part à sa mort. Par ses manières, douces et aimables, elle avait captivé la bienveillance de tout le monde. »

Elle n'avait que cinq ans de plus que la fille d'Elcho — Marguerite Wemyss. Lors de sa mort, le pasteur Samuel-David Bonhôte prononce l'oraison funèbre ; le lieutenant-colonel François de Morel prend la tête du convoi.



*Clocher du temple de Bôle,*  
dont une cloche fut offerte par Wemyss.

**Dans un charmant clocher pointu.**

Deux ans après la mort de sa femme, Wemyss — en offrant des draperies pour la chaire et des rideaux — prend à sa charge la refonte des deux cloches du temple de Bôle, village dont la population est de 185 personnes, dont 85 hommes et 100 femmes, plus 46 étrangers. Il fait l'achat d'une troisième cloche, baptisée *Comtesse* ; sur cette cloche, suspendue — entre les deux autres — par six têtes de bronze j'ai relevé cette dédicace :

L'AN 1779  
 COMTESSE je fus nommée  
 MON existence est due A S. EXC. MILORD comte de Weymiss  
 qui me destina à la Communauté de Bôle  
 PAR une suite de ses libéralités  
 L'Horloge placée au dessous de moy  
 Est aussi un de ses bienfaits  
 IL n'a cessé  
 de combler cette communauté de ses générosités  
 DES l'instant  
 QU'IL a bien voulu luy faire l'honneur d'être du nombre  
 DE SES COMMUNIERS.

Deux écus Wemyss encadrent le tout. Le nom des fondateurs — C.-J. Curillard et F. Humbert, fils, à Morteau — souligne l'inscription.

Wemyss reste sympathique à Bôle dont il est communier depuis 21 ans.

#### A chacun son tour.

Dix ans après la mort de sa femme — en 1787 — au décès de lord Wemyss, qui a joui d'une robuste constitution, le titre de baron de Cotendart passe à son gendre Le Bel. Que laisse Wemyss lorsqu'on lui ferme les yeux pour toujours — à 66 ans — dans la maison qu'il possède, à Paris, rue Saint-Lazare, en face de l'hôtel de la Rochefoucault ?

Son testament nous le dit. Ce document fut racheté, en 1928, par nos Archives de l'Etat; à l'un de ses descendants, grâce à M. Louis Thévenaz qui, par ailleurs, collectionna au Château d'utiles fiches Wemyss-Le Bel. Lord Wemyss y institue héritière sa fille Marguerite. Elle aura de nombreux legs à régler — lourde charge pour l'époque. Le legs — en sus de 8000 livres, de la maison Wemyss, de Montbéliard, avec dépendances et jardins, à David Droz, valet de chambre — semble bien libéral ! S'agissait-il là de sa dot Uxkull ? N'eût-il pas dû laisser cette maison à sa fille, alors qu'on ne sait déjà quel chemin prirent ses biens de Paris ? Un domaine comme Cotendart ne risquait-il pas d'être un poids ?

Les pauvres du village de Bôle reçoivent 900 livres. Wemyss fait des legs à ses frères, à leurs femmes et à leurs descendants. A sa fille Marguerite échoient deux tabatières d'or, vaisselle plate armoriée, bagues chargées de saphirs, de rubis et de diamants. Il y ajoute deux montres d'or avec chaînes et sceaux. Son gendre, Antoine Le Bel, touche 500 louis d'or neufs.

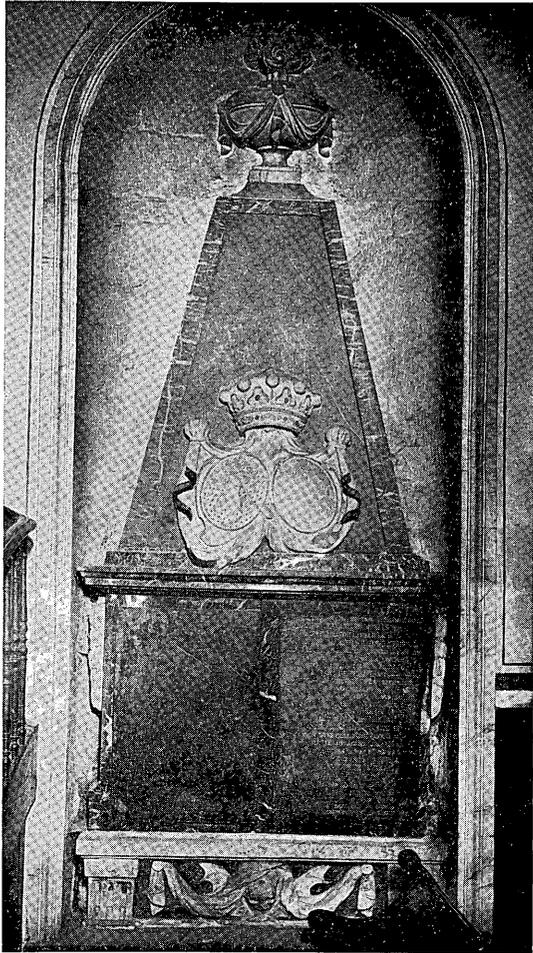
Claire de Greyerz, dans ses *Souvenirs*, conte qu'à Cotendart Marguerite Le Bel-de Wemyss s'habillait à la vieille mode, probablement des restes de la garde-robe de Mme sa mère. Elle prenait des airs de reine et l'on disait son père de sang royal (sic). Elle était peu éduquée, assez commune, et se chamaillait avec son époux.

N'ayant fait jusqu'ici que mentionner Antoine Le Bel, hâtivement, disons quelques mots de lui et de sa famille, puisque son décès prend place ici, chronologiquement — à son tour — entre celui de lord Wemyss et celui de sa belle « Sarah » !

Antoine Le Bel — le Pierre Le Bel du roman de Bachelin — est fils d'Antoine Le Bel et de Marie-Jeanne Plé. Les Le Bel étaient Français, originaires de Neuf-Moutier, près de Meaux-en-Brie, en Seine-et-Marne. Philippe Godet pensait que les Le Bel n'étaient pas *réfugiés*. Est-ce exact ?<sup>1</sup>

La sœur de Le Bel — Marie-Angélique — épouse au Landeron, déjà en 1758, un M. Toussaint, fils de François Langlois, des Essarts en Normandie, et de Marie Godard. Un Antoine Le Bel — d'Uzès, allié Marie Lauron — est à Neuchâtel déjà en 1710; sa fille s'y fixera. Une Alix Le Bel « La Lebel » *réfugiée* du Languedoc est aussi à Neuchâtel déjà en 1701; elle meurt à Neuchâtel à 90 ans, en 1744. Au début du XVIIIe siècle, un Othenin Le Bel est à Cormondrèche. En 1706, F. Osterwald, pasteur à Buttes, baptise Abraham, fils de Guillaume Le Bel. Y a-t-il lien de parenté entre ces divers Le Bel ?

Bref, Antoine Le Bel, né en 1734 — ayant payé 120 livres tournois ses lettres de naturalité — est agréé communier de Bôle, en 1779. En 1775, il a été reçu bourgeois de Valangin; ne l'était pas qui voulait. Bien avant, à 31 ans, la cérémonie de son mariage était bénie par le pasteur Samuel-



*Tombeau de la jeune baronne d'Uxkull.*

Temple de Bôle.

<sup>1</sup> Les publications intéressantes de F. Godet, de A. Guillebert, de L. Vivien — sans parler de celle du *Musée Neuchâtelois* de 1900, de Mme A. de Chambrier — relatives aux *réfugiés* en Pays neuchâtelois, pourraient être complétées après de nouvelles recherches.

David Bonhôte. Les Le Bel-Wemyss se sont installés d'abord au Petit-Cotendart, soit à Crostand. Ce n'est pas parce que Wemyss réprouve ce mariage, mais plutôt parce qu'il ne perd jamais l'espoir — qui le hante — de se marier lui-même et d'installer chez lui sa propre femme. Nous avons vu que c'est ce qu'il fit. L'année 1780, créé baron de Cotendart, il a aidé son gendre à décrocher le titre honorifique de margrave de Bade.



*Wemyss, baron de Cotendart.*

Portrait au Musée d'histoire de Neuchâtel.

Le Bel a laissé de nombreuses traces dans Manuels du Conseil d'Etat, registres de notaires et documents d'état civil. En 1772 : transferts et échanges de vignes à Peseux et Colombier, avec Abraham de Sandol Roy et David Bonhôte. En 1784, comme « gouverneur » du village, son nom est gravé sur une plaque de fontaine, que l'on voit encore. En 1791, on le réprimande parce qu'il conseille à des réfugiés de taire leur nom. Il exploite ou loue Cotendart, comme on a vu. Le Bel perd, à Bôle, un enfant de six semaines — Antoine-Alexis — en 1793. Difficultés avec Henri Droz, l'année suivante. Passeport pour Besançon, en sa

faveur, en 1797. Il postulera, en 1806, une renonciation aux biens et dettes de sa mère. On le verra aussi qualifier — mal à propos — de « baron » feu son fils David Le Bel, malgré la vente de Cotendart.

En 1792, il a laissé un souvenir mélangé à Mme de Charrière et à la comtesse de Dœnhoff. Cette maîtresse du roi de Prusse, ayant, dans nos parages, changé quatre ou cinq fois de résidence, sombra « chétivement logée à l'Abbaye de Fontaine-André, après avoir été chassée de Cotendart par d'étranges procédés de Le Bel ». Celle qu'on appelait la demi-reine... n'a-t-elle fait figure, à Cotendart, que de quart ou de huitième de reine ?

Antoine Le Bel — qui a donc hérité du titre pompeux de baron de Cotendart — meurt ancien d'église, à Bôle, le 9 septembre 1809, de « maladie de vieillesse ». Il a 75 ans. La population du village est alors de 305 personnes, dont 152 hommes, 153 femmes, plus 139 étrangers.



*Marguerite de Wemyss alliée LeBel*

née à Paris en 1751, morte à Bôle en 1830  
« Sarah Wemyss » d'Auguste Bachelin.

Peinture à M. J. Barrelet, Neuchâtel.

Quant à Marguerite de Wemyss, sa femme, elle meurt de « caducité » à Bôle — à 79 ans — en 1830. Elle est arrière-grand-mère, veuve depuis vingt et un ans. Ayant quitté Cotendart, elle habita notamment la maison du notaire Michaud et l'immeuble dit la Citadelle, qui brûla en 1925.<sup>1</sup> Ses démêlés avec la justice ou avec ses voisins, au sujet de gouttières, chéneaux,

<sup>1</sup> La maison — dite du notaire Michaud, près du temple de Bôle — avait été construite par les Le Bel-Wemyss. On y voit encore leur chiffre sur un trumeau de cheminée. Quartier-la-Tente a publié une vue de la façade sud de cette demeure.



*Salière d'argent au chiffre Le Bel-Wemyss.*  
Conservée au Musée de Neuchâtel.

murs mitoyens, dénotent un caractère plutôt sauvage, aigri par l'âge. A l'en croire, l'ancien d'église Pettavel serait un voleur, Mme Clottu une gueuse et une coquine ! Un jour, la jolie Sarah d'Auguste Bachelin et de Philippe Godet échappe de justesse à la prison pour avoir injurié ses censeurs ! Une demande qu'elle formule — pour que son fils, David, obtienne la place de major-sergent — est éconduite. Elle se fait admonester — en 1815 — pour refus de fournir un cheval sur réquisition militaire.

La *Feuille d'Avis de Neuchâtel* du 16 septembre 1830 — selon annonce retrouvée — invitait les amateurs à une vente aux enchères, à Bôle, des meubles de la défunte. Ceux-ci furent donc dispersés. Les plus beaux furent cependant soustraits à cette vente. Acquis d'abord par Charles-Gustave de Meuron en 1802, ils seront repris, en 1833, par Jean-Alphonse Terrisse. Un grand salon « Chipendale » — ainsi que la salle à manger de 24 chaises, table, buffet de service, et autres semblables — se retrouvent, bien identifiés, dans plusieurs de nos familles. Certains objets prirent le chemin du Musée.

Il est possible — en une curieuse parenthèse — de restituer la postérité d'Antoine Le Bel et de Marguerite de Wemyss. Cette postérité, encore nombreuse de nos jours, était malaisée à repérer parce que disséminée à l'étranger aussi ; elle remonte — en 1955 — à près de deux siècles, soit à 1766, date de leur union. A qui me dirait : le jeu n'en valait pas la chandelle, je répondrais : voyez plutôt comme les ans qui passent nous façonnent, nous diminuent, nous élèvent ou nous maintiennent. Ne nous apprennent-ils pas quelque chose ?

Descendance des Le Bel-Wemyss.

Il est plaisant de suivre cette descendance parce qu'elle se poursuit de façon fort diverse — socialement parlant. M. Jean Pettavel, de Bôle — secrétaire de notre société des généalogistes neuchâtelois — m'a communiqué un tableau dû à ses patientes recherches ; ce tableau a enrichi mes propres données déjà détaillées.

Les Le Bel ont d'abord une fille — Marianne-Alexandrine — dont le parrain est Alexandre Du Peyrou, la marraine Marianne de Luze.



*Antoine Le Bel (1734-1809).*  
Allié en 1766 à Marguerite de Wemyss.

Portrait au Musée de Neuchâtel.

Marianne-Alexandrine épouse Guillaume de Meuron, fils de Pierre. De cette union Meuron-Le Bel naissent trois filles. La première, Alix de Meuron — portraitiste — reste célibataire. La seconde, Anne-Sophie de Meuron, épouse en 1822 le colonel Antoine *Courant* — dont je possède les papiers ; c'est le rapporteur sur le drapeau *vert-blanc-rouge* à notre Constituante de 1848, insigne qui — dans la précipitation — fut en effet voté en *courant*. Les Courant-de Meuron n'ont pas d'autre *postérité* que notre écu tricolore. Dieu en soit loué...

La troisième fille des Meuron-Le Bel — Julie-Françoise — née à Neuchâtel en 1807, épousera, en 1831, le général

de cavalerie Edouard Aulas de Courtigis<sup>1</sup>. Courtigis est le nom d'une terre aux environs de Montargis. Cette Julie-Françoise de Courtigis, petite-fille de « Sarah Wemyss » — souvent en France — maintint des relations avec Neuchâtel ; M. Pierre de Meuron, notre contemporain décédé en 1953, se souvenait de l'avoir vue en 1870 à la rue du Pommier. La fille de celle-ci — Anne Aulas de Courtigis, née en 1832 — épouse, à Tours, en 1853, le

<sup>1</sup> Ce fut un des officiers généraux de l'armée de Paris qui, en novembre 1850, jurèrent fidélité et dévouement au prince Louis-Napoléon pour le jour où il conviendrait d'agir. Par son mariage avec Julie-Françoise de Meuron, fille de Guillaume de Meuron et d'Alexandrine Le Bel, Courtigis était cousin germain de François de Montmollin. Voir journal de ce dernier : *Musée neuchâtelois*, 1938, page 64.

marquis Gustave de Renusson de Hauteville, officier de cuirassier, descendant des Chaumont-Quitry.

Madame de Hauteville donne, à son tour, à son mari une fille — Madeleine — femme du pasteur Samuel Gout, de Paris, et deux fils. Le premier, *Georges* (1855-1911), conjoint de Berthe-Amélie Joly de Bammerville, aura enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, alliés Delmas, Ollern, de Pourtalès, d'Amboix de Larbont, et Auriol, vivant encore en France; le second, *Robert* de Hauteville (1860-1907), convolera avec Noémie Mallet; leur postérité — alliée aux comtes de Talhouët, aux Moore, de Neufville, Macé de Lépinay — est encore chaude et vivante, également en France. Une lignée descend, en France aussi, du pasteur Gout-de Hauteville.

Le pasteur Gout eut en effet quatre enfants, Idelette en 1892, Simone en 1894, Pierre en 1897, Robert en 1902; ces deux derniers sont agronomes au château de Valbrenne, en Indre-et-Loire, où vit avec eux leur sœur Idelette; seul Robert n'est point resté célibataire; marié en 1934 à Elisabeth Favre, de Mulhouse, il en a cinq enfants: Christian, Marianne, Michel, Claire et Chantal Gout; le plus jeune est né le 25 février 1944.

Signalons que Mlle Idelette Gout — que j'eus le plaisir de recevoir à l'Évole, à Neuchâtel — possède une délicieuse maison de campagne à Cormagens, près de Pensier, Canton de Fribourg; on voit ici une vue de cette ravissante retraite, infiniment plus pratique que Cotendart!

Le marquis de Hauteville — avenue du Château d'Este, à Pau — a complété ma documentation par diverses données héraldiques; ses armes sont celles de Roger de Hauteville — fondateur du royaume de Sicile — à l'époque des Croisades.



*Guillaume de Meuron*  
(1754-1826).

allié Marianne-Alexandrine Le Bel.

Portrait communiqué par  
Pierre de Meuron en 1952.

#### Autre postérité des Le Bel-Wemyss en Suisse et à l'étranger.

Les Le Bel-Wemyss ont encore deux enfants, une fille, Marguerite, mariée à un officier prussien et un fils, *David* né en 1768, qui a une actuelle descendance.

David, qui tente sans succès de goûter au métier des armes — dont lord Wemyss était le parrain — épouse, en 1804, Judith-Marie Morel, des Hauts-Geneveys. Celle-ci, avec un peu trop d'empressement, lui a offert, un an avant leur mariage, un fils — Antoine — qui sera reconnu.



*Général Edouard Aulas de Courtigis.*  
Allié Julie- Françoise de Meuron-Le Bel.  
Photo communiquée par Pierre de Meuron en 1952.



*Anne Aulas de Courtigis (1832-1916).*  
Alliée Renusson de Hauteville.  
Photo Le Jeune, Paris — au château de Valbrenne.

Cet Antoine Le Bel, né en 1803 à Bôle, devient plus tard avocat à Orbe. Il convole en 1825. Sa femme est Louise Thomasset. Ils habitent à Orbe, une maison dite « Château Le Bel », qui sera plus tard maison d'école. Le musée de Valangin conserve trois miniatures Le Bel-Thomasset ; le musée d'Orbe, deux portraits Thomasset. On pourrait reproduire tous ces portraits. La place, ici, fait défaut. Décédé en 1875, ce petit-fils des Le Bel-Wemyss — Le Bel-Thomasset — laisse cinq enfants dont quatre filles et un fils. L'aînée des filles, Sophie Le Bel, ayant épousé, à Orbe, Samuel Ramelet, a toute une descendance.<sup>1</sup>

Je viens de passer en revue la souche de Sophie Le Bel-Ramelet, fille des Le Bel-Thomasset, d'Orbe. Comme ces derniers eurent cinq enfants, j'indique — pour être complet — dans une note ci-dessous, leur postérité féminine, avant d'en venir aux Le Bel, puisque cette descendance féminine, autant que l'autre, remonte curieusement à une célèbre famille de la plus haute noblesse d'Ecosse!<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Son premier enfant, Louis Ramelet, allié Vuitel, aura une fille, Yvonne Ramelet, allié Deloison, à Fécamp. Une seconde fille, Jenny Ramelet, allié Bolomey, à Lausanne, aura deux filles. Son troisième enfant, Albert Ramelet, né en 1863, cordonnier, marié à Neuchâtel à Emma Dubach, aura lui-même 3 rejetons: 1) Albert Ramelet, né en 1895, fondé de procuration à la Société de Banque Suisse, à Neuchâtel, auquel je dois de précieuses indications; 2) Madeleine Ramelet (1897), épouse Gaston Blanchard, sans descendant, à Lausanne; 3) Jeanne Ramelet (1898), mariée à Alfred Weber, au Locle, a 3 enfants, Bernard, Edith et Marcel.

<sup>2</sup> Si deux des filles des Le Bel-Thomasset ne paraissent point avoir eu de postérité: *Henriette-Caroline*, restée célibataire, et *Marie-Elise* allié Tinguely, à Rochefort,

Et les mâles ont-ils donné des fruits ?

La descendance *Le Bel* des *Le Bel-Thomasset* — avocat à Orbe — est la seule tige du nom, qui se perpétue, grâce à leur fils : *David-Philippe-Alexandre Le Bel*, né à Orbe en 1831. Il épouse *Emilie Frey de Cudrefin*, originaire de Winterthur — habitant avec sa tante à Auvernier — et revient dans nos régions comme facteur-postal à Bôle ! Ce baron de Cotendart, nouveau style, eut trois filles : *Emilie Le Bel*, couturière à Lausanne, célibataire ; *Marguerite Le Bel*, alliée *Alfred Vuitel*, à Colombier, concierge du collège, sans postérité ; *Louise-Henriette Le Bel*, épouse de *Samuel Morel*, horloger à Colombier, mère de deux filles, *Elisabeth*, célibataire, et *Antoinette Morel*, mariée à Delémont.



*Madeleine Renusson*  
de Hauteville à 8 ans.

Née à Versailles en 1868,  
alliée en 1891 au pasteur *Samuel Gout*,  
morte au château de Valbrenne en 1937.

Photo Berthier, Paris.

Le *Bel-Frey* eut en outre deux fils. Le second d'entre eux, d'abord, est *Antoine-Philippe Le Bel*, né à Bôle en 1886, facteur-postal, comme son père — décédé à Neuchâtel en 1928 — allié *Olga Guinchard* dont il eut en 1904 : *Alice-Olga*, institutrice à Wabern, mariée en 1941 à Neuchâtel à *M. René-Henri Lebet* ; et en 1912, une autre fille : *Suzanne*, institutrice à Travers.

Qu'en est-il des survivants mâles ?

Le premier des fils des *Le Bel-Frey* est *David Le Bel*, né en 1871 à Orbe, veuf de *Victorine Bilgeri*, née *Krebs* — aide pharmacienne à Lausanne — décédé

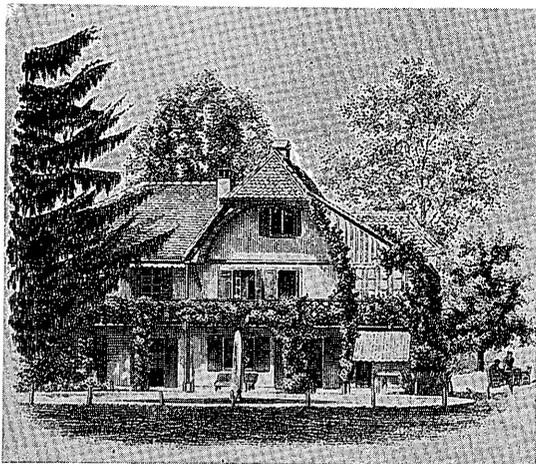
en 1944 à Neuchâtel. Un de ses fils, *Conrad-Alfred*, meurt en 1906 ; une fille, *Vérène-Emilie*, née à Berne, épouse à Lausanne *M. René Dunand*. Un autre fils, enfin : *David-Théophile Le Bel*, né à Berne en 1901 — typographe à Lausanne — épouse *Edmée-Henriette Ducommun-dit-Boudry*, décédée en 1951, puis *Liliane-Germaine Dufour* ; son fils unique, issu de sa première union, le plus jeune descendant *Le Bel* — de lord *Wemyss* et

— en revanche une autre de leurs filles, *Georgine-Félicie-Henriette Le Bel*, gouvernante, puis cantatrice à Vienne et Londres, épouse *François Chevalier*, originaire de l'Abergement ; il est instituteur 46 ans à Neuchâtel et a 3 enfants : 1) *Olga Chevalier*, à la Russille, près de Lignerolles, décédée à l'Hospice de la Côte, à Corcelles ; 2) *Léon Chevalier*, sans rejeton ; 3) *Franz Chevalier*, accueilli à l'Orphelinat de l'Evole en 1867, — 32 ans chocolatier à Serrières, agrégé à la Commune de Peseux en 1904, organisateur de concerts dans de nombreux hôpitaux de Suisse romande.

du terrible colonel Charteris !  
— est donc *Pierre-Philippe*,  
né à Lausanne, le 26 septem-  
bre 1932. Il est employé de  
commerce et célibataire.

Dira-t-on que ces détails  
ressuscitent une descendance  
ne marquant pas de façon  
spectaculaire dans nos anna-  
les ? N'est-ce pas démon-  
stration de destinées sociales  
diverses, de la postérité com-  
mune du curieux couple his-  
torique de Cotendart ?

Ainsi que l'indique mon  
préambule, cette monographie  
touche maintenant les nou-  
veaux maîtres de Cotendart :  
Gustave de Meuron et Jean-  
Alphonse Terrisse.



*Cormagens.*

Propriété fribourgeoise achetée par les Hauteville  
au Dr. de Castella ; actuellement Gout,  
descendants de lord Wemyss.

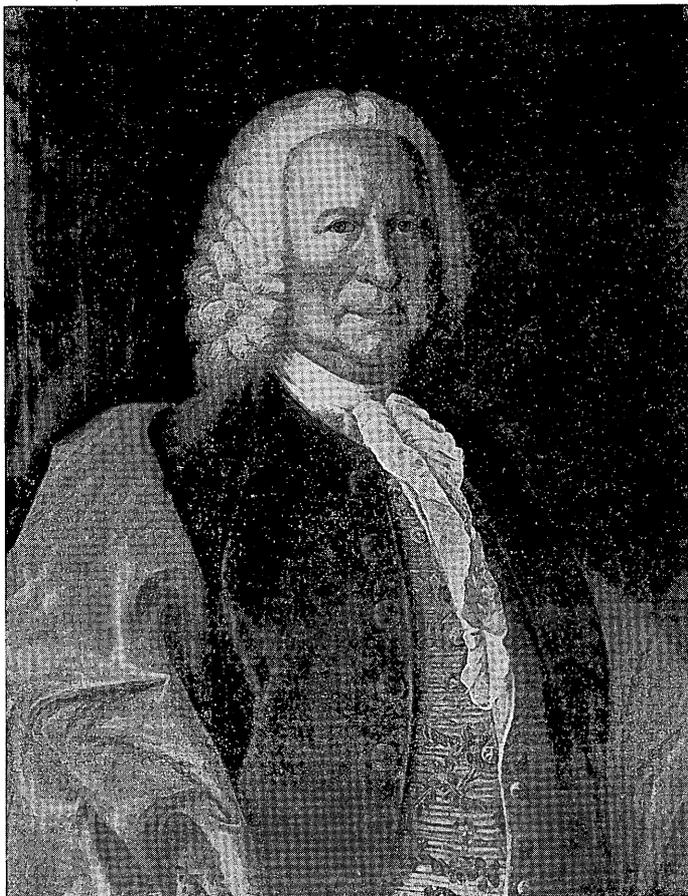
## MEURON, TERRISSE ET REYNIER

### Cotendart sous les Meuron.

Le mariage Guillaume de Meuron - Le Bel n'est pour rien dans la dévolution du domaine aux Meuron. C'est un autre membre de cette famille, Gustave de Meuron — dont on voit le portrait ci-devant — qui l'achète à Marguerite Wemyss, en 1802. Les Meuron étaient si nombreux qu'à trois reprises se célébrèrent des mariages Meuron-Meuron sans que les maris soient apparentés à leur femme.

Gustave — fils de Pierre-Frédéric, major général, *commandant* du fameux régiment de Meuron au service de Hollande, puis de Grande-Bretagne — est le neveu de Charles-Daniel, *propriétaire* de ce régiment. Ces deux généraux, deux frères, sont sans cesse qualifiés de *comtes*, alors que ce titre ne fut jamais décerné à cette famille par aucun souverain. Une autorisation de porter ce titre émane — en 1828 seulement — de Frédéric-Guillaume III, en faveur, précisément, de *Gustave*, qui nous intéresse.

*Pierre-Frédéric* de Meuron, qui intervient le premier, pour son fils Gustave, dans divers actes relatifs à Cotendart — désigné plus tard sous



*Théodore Meuron (1707-1765).*

Négociant. Capitaine des milices du Val-de-Travers, allié en 1728 Dubois-Dunilac.

Toile à Mme André de Coulon, La Rochette. Identification présumée de feu Armand Du Pasquier.

l'appellation de *Meuron de Cotendart* — a, outre Charles-Daniel, un autre frère : Théodore-Abram de Meuron, dit de la Rochette, allié Sergeans.

De fort beaux portraits encore inconnus, du père et de la mère de ces trois frères — soit ceux de *Théodore*, négociant, capitaine des milices du Val-de-Travers, et d'Elisabeth Dubois-Dunilac — conservés à la Rochette, méritent d'être tirés de l'oubli. En habit rouge à gilet brodé, en perruque encore Louis XIVe, cet ascendant de Meuron-Cotendart et sa femme — en robe de soie grise à nœuds rouges, à grand sautoir de perles sous lequel surgissent deux colombes — ont fort belle prestance.

Meuron de Cotendart, Pierre-Frédéric — à existence mouvementée de commandant de régiment et de gouverneur de l'île de Ceylan — épouse



*Elisabeth Dubois-Dunilac.*

Alliée Théodore Meuron

Toile à Mme André de Coulon, La Rochette. Identification présumée de feu Armand Du Pasquier.

Anne-Françoise Roux, d'une excellente famille vaudoise. Celle-ci — à Cotendart — se lie à Rosette de Bosset-de Luzé, du Bied. Cette Rose-Marguerite de Bosset tiendra au Bied — de 1795 à 1806 — un journal demeuré précieux. Ces deux amies resteront de longues années en correspondance.

Pourquoi cette correspondance? Le Bied n'est-il pas très voisin du joli Cotendart? Il faut dire que Mme de Meuron-Roux conclut — sans procès en 1804 — une séparation de corps et de biens d'avec son mari. Elle quitte Cotendart et s'installe en son château vaudois de Chapelle, qu'elle restaure. Alors que déjà maints billets et messages se sont croisés entre Cotendart et le Bied, d'innombrables lettres s'échangeront une fois que ces amies seront séparées par la distance. Ces lettres restituent — jusqu'en 1823 — lieux, ambiance, vie domestique, peinture de caractère.

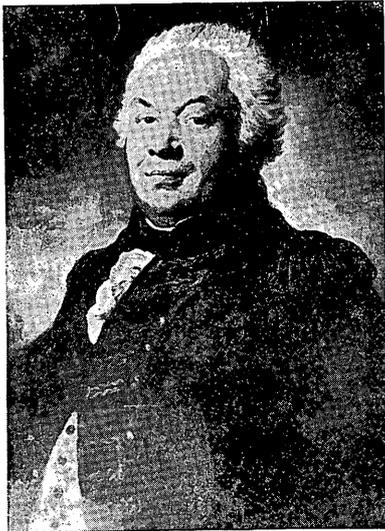
D'une campagne à l'autre.

Rosette de Bosset est toujours en excellents termes tant avec les Meuron-Le Bel qu'avec les Meuron-Roux : « Samedi 8 juin 1802 : Charmante partie à Cotendart. Il y avait un chariot conduit par le petit ministre (Duvoisin) avec Mesdames Ostervald, Duroserai et Soutter. J'allai à pied avec Mlle Charlotte Meuron. La journée a été très agréable, le petit ministre très amusant. Nous lui avons inspiré ce petit quatrain impromptu (il d't que c'est moi) :

*Mais comment voulez-vous qu'en ces lieux pleins d'appâts  
Où je vous vois où je ne vous vois pas  
Vous ne m'inspiriez pas une subite flamme  
Qui me fait oublier et mon âge et ma femme ?*

« Les ministres sont plus sensibles aux agréments de la société des femmes que les négociants. Plus de retenue les rend plus aimables et puis ils sont plus éloquents et plus instruits. Il y a bien de l'esprit dans cette famille Duvoisin. »

Elle écrit aussi : « Le grand bosquet de Cotendart est charmant. Mme de Meuron reçoit très agréablement. J'y fus passer la journée. M. Meuron a un commencement d'asthme, à 60 ans, et un embonpoint excessif. Malgré cela, la guerre des Français et des Anglais excite son courage et son ambition ; il pense à faire encore campagne ; son fils (Gustave) l'y invite en lui disant qu'il s'estimerait heureux de faire ses premières armes sous lui. Mme de Meuron pleure et sur le père et sur le fils ; en les voyant, on dit : Vivent les mœurs simples, les chaumières et les familles réunies. »



Général Pierre-Frédéric  
de Meuron (1746-1813).

Allié Anne-Françoise Roux.  
Propriétaire de Cotendart.

Portrait à l'huile. Caisse de famille de Meuron.

Elle notera : « J'ai eu la visite au Bied de Mme de Meuron-Roux ; ses inquiétudes au sujet du départ de son mari existent toujours. » Du 23 octobre 1803 : « Le général Meuron nous a reçu à Cotendart, Mlle Ostervald et moi, avec effusion dans ses bras toutes les deux ensemble. Je crois qu'il y aurait eu encore place pour une troisième. Il y avait M. et Mme Jequier. »

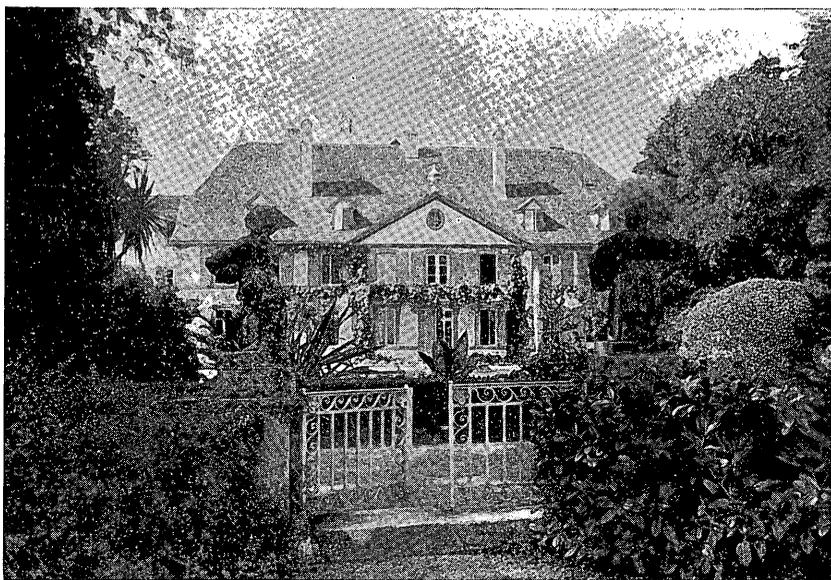
Ces souvenirs, consignés au Bied — demeure délicieuse au bord de l'eau — dont on voit ici l'échappée à travers les arbres et l'élégant cadran gnomonique, ont facilité une monographie que son auteur, Mme Henri de Bosset, née Geneviève de

Coulon, lut, il y a quelques années, à une séance de la Société d'histoire. Je la remercie d'avoir aimablement mis à ma disposition, tant le journal, dit de « Rosette », que les lettres de son amie Anne-Françoise.

Celle-ci, maîtresse de « Cottandar » — c'est ainsi qu'elle orthographe volontiers ce nom — lui envoie missive débutant ainsi :

*Rosette les beaux jours de may  
Sans vous n'arriveront jamais.  
Pour éviter une chose aussi rude  
Venez demain dans notre solitude.  
Laissez Clitandre et son joli Cadeau  
Dans les bosquets il est plus d'un oiseau  
Dont le ramage et plus doux et plus tendre  
A votre cœur voudraient se faire entendre.*

« Nous vous prions de venir dîner demain et de le proposer à Mlle Sara Ostervald et à M. et Mme de Bosset. Nous vous enverrons la voiture et pour doubler notre plaisir encore, levez-vous avec l'aurore. J'enverrai Henry de fort bon matin. »



« Le Bied » à Colombier.

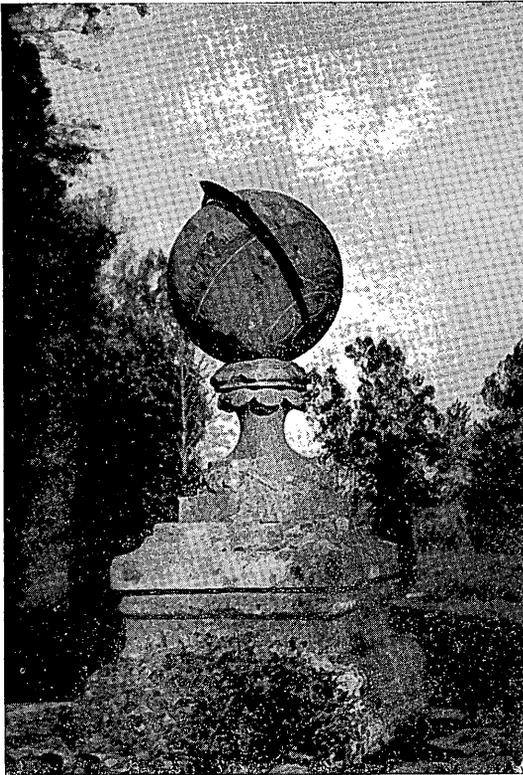
Six semaines après — de Cotendart — Anne écrit à Rosette : « Mon mari ne vous a point (re) connue hier ; il a été ébloui par quelques dames très ornées de fleurs mais n'en a distingué aucune. Vous voyez s'il est volage ! Et puis, c'est qu'il venait du faux-bourg où vous savez qu'existe

une pépinière de sirènes.» — Est-ce allusion à l'ancienne auberge du Lyon d'or — mitoyenne des Meuron — ou flèche décochée au Faubourg de l'Hôpital en général? <sup>1</sup>.

Les invités se succèdent à Cotendart comme au Bied où séjournent la fille et les petites-filles du marquis d'Argens, ancien familier de Frédéric II. Cotendart dispose toujours d'un cheval pour aller quérir les amis, tandis que deux autres chevaux sont aux champs. Ayant vu en passant un homme pendu au gibet de Serrières, Rosette notera :

« Fais du bien et tu aimeras la vie. Voilà une maxime consolatrice. » Elle use de plaisantes juxtapositions de mots : « On a tué 5 ou 6 cochons ; ma cousine avait 5 ou 6 messieurs à dîner » !

A Cotendart, en revanche, il y a troupeau de brebis, et infernal bélier ; le 15 novembre 1803, Pierre-Frédéric fait un arrangement avec son frère, à Saint-Sulpice. Ce dernier désire aussi — vu le prix des laines et bêtes atteint à Rambouillet — se créer semblable troupeau : « J'enverrai mon troupeau à Saint-Sulpice. Je vous prie de faire préparer un endroit pour le mettre ; je crois que le mieux seroit la grande Ecurie qui seroit à portée d'être surveillée, mais il faut quelque chose de bien solide, car le bélier est fort de quinze brebis en chaleur ; il est méchant ; il ne fait pas bon laprocher ;



*Cadran solaire au « Bied ».*

Signé Lambelet 1775.

hier il me courut après dans le verger et j'étois obligé d'aller d'arbre en arbre pour sortir » ! — Comme quoi un général doit parfois se défilier sans qu'une armée soit à ses trousses ?

En avril 1804, des médisances effleurent Mme Anne Meuron-Roux ; avec force détails elle s'en défend dans plusieurs lettres. En l'absence d'un

<sup>1</sup> A peu près à la même époque — en 1802 — le général Meuron-Cotendart a de bons mouvements ? Ayant regu de la Communauté de Bôle quelques places réservées aux siens dans le temple, il fait un don de 5 louis d'or à la Chambre des pauvres !

mari — toujours par monts et vaux — elle explique en se confiant à Rosette, les soupçons voilés répandus sur elle, par Lisette ou Baptiste, gens de service, alors que, gaîment, elle n'a cherché qu'à faire plaisir à chacun en donnant quelques réceptions : « J'ai été très gaie, enjouée, on a aimé ma société, voilà mon crime ! » Au récit de reproches injustifiés, gonflés de cancons ridicules, se trouvent mêlés les noms de nombreuses personnes : son frère Roux, une sympathique Mme Pettavel, Mme de Lentulus, femme du médecin de la reine Elisabeth — bru de Robert-Scipion de Lentulus, ancien gouverneur de la principauté — M. Guyenet, les Ostervald, de Luze, Mlle Chaillet, le justicier d'Yvernois, Mme Morel et d'autres.

Après vif entretien avec un mari revenant toujours à Cotendart plus bourru qu'il n'en n'est parti — ayant lui-même grande frayeur d'un procès — leur séparation est donc décidée. Anne Meuron-Roux va réintégrer le Pays de Vaud. Elle conserve toute sa vie d'affectueuses relations avec son fils Gustave qui, à son tour, occupera Cotendart.

#### Regrets et réadaptation.

Mais, c'est lorsque Mme de Meuron a quitté Cotendart, qu'elle sait le mieux ce qui s'y passe. Les lettres du Bied, les amis fidèles venant en séjour dans son château de Chapelle — près de Moudon — lui sont douce consolation. Elle mande à Rosette : « Mon cœur est encore tout plein de Neuchâtel et de ses habitants, c'est à dire de ceux dont les malheurs n'effacent pas l'affection. » A propos de son conjoint, elle pose des questions : « Avez-vous revu l'aimable hermite de Cotendart ; il a peuplé son hermitage de bergères jeunes et fraîches en sorte qu'il se croit encore dans son sérail de Colombo. Badinage à part, savez-vous que j'y pense infiniment peu. Je tâche de jeter un voile très ample et très épais sur lui et ses voyes. »<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Les archives du Régiment de Meuron contiennent documents, lettres et mémoires, datés de Colombo en 1788 déjà, émanant de Pierre-Frédéric, adressés à son frère Charles-Daniel à Neuchâtel, concernant l'éducation à donner à Gustave âgé de neuf ans, futur propriétaire de Cotendart. Les Meuron-Roux eurent aussi une fille aînée — Octavie de Meuron — qui épousa M. Réal de Chapelles. Une lettre du 9 mars 1800 signale déjà à son destinataire à Saint-Sulpice que Cotendart est réellement à vendre. Les papiers Meuron contiennent aussi d'abondantes pièces datées de Cotendart par le général Pierre-Frédéric de Meuron revenant là rétablir sa santé altérée par fièvres et maux de tête contractés aux Indes. Ses lettres à son frère Charles-Daniel, propriétaire de leur régiment de Ceylan — allié Marie Filhon de Morveaux, qui habita le Château de Pesoux — ont trait à toute la petite cuisine de cette troupe, aux officiers, soldes et difficultés d'organisation ou d'administration. D'autres liasses de missives, écrites de Vevey ou d'ailleurs, déjà vers 1780, par Mme Meuron-Roux à son mari, attestent combien elle fut tendre pour lui et leurs deux enfants, combien elle souffrit des fréquentes séparations qu'imposait le métier des armes.

Son amie du Bied lui envoie des extraits de notes journalières provoquant entre elles maints échanges d'impressions. En septembre 1804, de Chapelle, l'on écrit encore en persiflant : « L'Hermitte de Cotendart n'a donc point voisiné. Il est assez occupé de son édifiant intérieur ? Me voici bonne campagnarde ; je me trouve heureuse lorsque je ne pense pas en arrière ; il y a du plaisir à dire *ma maison, mon jardin, mes prés.* » Elle se révèle architecte, enjolive son domaine, élève murailles à la Sémiramis : « C'est dans mon nouveau cabinet de verdure, que, ma belle dame, vous entendrez gazouiller les oiseaux ; ils ne sont pas si gros que ceux de Cottendar, mais ils sont moins dangereux. Vous ne craindrez ni leur bec, ni leur venin. J'attends mon fils et m'inquiète qu'il soit retenu si longtemps à Francfort. Il aimait cette maison et l'aimera bien davantage par les agrémens que j'y ai fait ajouter. »

Elle poursuit : « Chapelle est le seul endroit où les paysans ont laissé dans l'église les ours, les couleurs rouge et noir et les armoiries de leurs seigneurs. Vous les verrez dans mon banc où tout a été respecté et où j'ai fait passer un vernis neuf ainsi qu'à la chaire. Rien n'est changé pour moi ; les procédés sont les mêmes ; lorsque j'ai communié, dès que les hommes ont eu fini, ils m'ont regardée comme pour m'indiquer que c'était toujours à moi à passer la première. »

Elle parle de sa fille, de Mlle Roulet — sa dame de compagnie — et des demoiselles Desplans, autrefois fort liées à ses parents. Mélancolique, au mois de décembre, elle décrit son existence de recluse, tandis que la neige recouvre les toits de Cotendart et de Chapelle : « Pouvez-vous lire ? Mes doigts sont gelés. Je suis dans mon petit salon, établie près d'un poêle, les pieds sur un chauffe-pied et je grelotte. » Ses grandes pages très lisibles, jaunies par le temps, sont parsemées du sable d'or servant jadis à sécher l'encre.

Si je relève plus loin quelques notes d'elle n'ayant point strictement trait à Cotendart, c'est qu'en touches légères elles peignent une époque, des habitudes, un milieu, en ressuscitant — non sans charme, naïveté ou roserie — divers personnages des Pays de Vaud et de Neuchâtel. On y sent palpiter la vie à travers de primesautières réflexions.

#### Quelques flèches décochées...

Neuchâtel va passer à la France. Mme Meuron-Roux proteste de ce que l'univers se contente de faire des calembours, sur le couronnement de l'usurpateur Bonaparte. La voilà qui exprime ses regrets de ne plus entendre les sermons du pasteur Chaillet : « Vrai ou faux, son zèle fait du bien ! Aurez-vous des mariages cet hiver ? Ce mot fait presque peur quand on en considère les suites. Je regrette Neuchâtel bien qu'on y flatte certain personnage chamaré qui semble y prendre singulièrement d'embonpoint. »

Cette boutade visant son mari — toujours maître de céans à Cotendart — est suivie d'une autre : « Mme Godet, revenue d'Allemagne à Neuchâtel, prend-elle dans le monde ? Et, pour Dieu, chante-t-elle encore ? Il est vrai qu'elle a eu, à un moment, du succès à Berlin ; je ne conçois pas qu'elle ait été remarquable pour l'air ; sa taille ne fut jamais avantageuse, c'est un morceau de chair, mais elle avait le jargon et les manières attrayantes sans doute pour les connaisseurs. Il n'est pas fort décent de vous parler, d'abord après, de mes vaches que vous paraissez croire assez communes. Non ! Mes animaux sont très intelligents et vous en jugerez. Mon frère a vendu Corcelles. Je meuble mon esprit des biographies de Louis XIV et Charles XII. Je serai bien aise de recevoir Mme de M. et je vous assure que sa prétention à la belle jambe pourra être satisfaite ici parce que nos chemins ont des passoires qui nécessitent quelques enjambées et lorsque la jupe de dessus s'accroche et qu'on est lestement vêtu par dessous, les beautés se trouvent en évidence ! »

**Cotendart avait perdu maîtresse femme.**

Rosette de Bosset — qui passe à Neuchâtel une partie de l'année à Bellevaux, rue de la Pommière — va faire des séjours à Chapelle bien que l'on sente qu'elle veuille éviter de blesser les deux généraux de Meuron ; en revanche — par écrit — elle ne les ménage pas. De son côté, forte de nombreuses connaissances rurales, extrêmement active, l'ex-maîtresse de Cotendart, qui, à Chapelle, avec modestie déploie ses innombrables dons, eût précisément fait de Cotendart lieu plus soigné, campagne fleurie pleine d'âme et d'esprit : « Je me flatte d'être une Chrétienne dans toute l'étendue du mot. Tandis que vous vous amusez, que bien souvent, ne vous déplaise, vous tuez un peu votre prochain, moi, je dirige, je bâtis ; Dieu bénit mes essais. »



*Prés à Cotendart et Montagne de Boudry.*

« Vous savez que l'heure qui suit le dîner est un temps de repos ; je le passe à l'écurie ; toutes mes bêtes à mon approche font un carillon amusant, chacun m'adresse un discours à sa manière ; je vous ferai connaître leur tour d'esprit et leur caractère. Votre dernière fable est vrai-

ment jolie ; vous faites revivre Esope, La Fontaine, Florian ; contentez-vous de ressembler à ce joli faiseur d'hyperboles. »

#### Bavardages. Mort de quelqu'un.

Elle reprend — comme à Cotendart qu'elle aimait — parties d'échecs et de piquet. Oudinot occupe Neuchâtel<sup>1</sup> : « Vous aurez des troupes à loger. Je suis sûre qu'on en remplira Cotandar ; pauvre Gustave ! » L'année 1806 est celle aussi du décès de son beau-frère, le général Charles-Daniel de Meuron. Cette mort est d'autant plus douloureuse à Mme de Meuron de Chapelle, qu'elle ravive de pénibles souvenirs. Le défunt — selon elle — n'avait-il pas injustement contribué à attiser la méfiance de son mari ? Ne s'est-il pas en outre préoccupé surtout « d'éclypser ses concitoyens, ou partisans, d'un faste qui l'inclina à dépenser jusqu'à 20.000 francs pour son grand escalier de la Rochette ? »

De Chapelle, elle commente son testament. Elle déplore qu'il ait toujours expédié son mari aux antipodes, puis fait allusion à un portrait existant d'elle, qui devra revenir à Gustave, son fils. Ce portrait eût illustré ces lignes s'il eût été retrouvé ! N'eût-il pas été agréable de fixer ici les traits de cette personne charmante invitant son amie à venir vieillir près d'elle et glissant dans sa lettre une feuille de laurier avec cette devise « Je ne change qu'en mourant » ?

#### Espoirs en un fils affectueux.

Plusieurs séjours prolongés — de Mme de Bosset — à Chapelle cimentent finalement des liens fortifiés jadis par le chagrin. Ce chagrin a peut-être avivé l'amour maternel : « Gustave me mande, en partant pour l'armée, qu'il a obtenu de son père son consentement à venir prendre la direction de Cotandar, mais à la veille de son départ pour la Suisse, il a reçu l'ordre de se tenir prêt à marcher à la guerre. »

En novembre 1806, elle reçoit de lui une lettre de Würzburg : « Dans une quinzaine — écrit-elle à Rosette — il sera dans mes bras. Je n'entends pas un chariot sans ouvrir ma croisée. Gustave ne s'est pas déshabillé depuis 15 jours après la bataille de Jéna où son régiment prussien a été écharpé ; il a perdu dans la bagarre son valet, Philippe, après lui

<sup>1</sup> Le général Oudinot qui, pour Napoléon Bonaparte, prit militairement possession de la principauté de Neuchâtel en 1806, logea chez le beau-frère de Mme de Meuron-Roux — le général Charles-Daniel de Meuron — soit dans la véritable « Petite Rochette », actuellement Faubourg de l'Hôpital 60. On trouve une courte biographie du général Oudinot, avec portrait, ainsi qu'une brève monographie de cette maison avec vues de l'extérieur et de l'intérieur, dans *Patrie neuchâteloise*, tome III, pages 216 et suiv.

avoir remis 20 louis pour qu'il se débrouille. Ici, la jeunesse se prépare à se divertir en rendant les honneurs à mon fils. »

Les potins vont leur train. Force m'est d'escamoter les noms de dames de Neuchâtel — émoustillées par les soldats d'Oudinot — dont la crédulité et la passion ont alors d'assez fâcheuses conséquences.

Ces lettres, un peu hâchées, n'en ont que plus de naturel et de piquant. En avril 1807, Mme de Stael et Mme Godet écotent gentiment, dans un même paragraphe, l'une parce qu'elle entasse mots et phrases pour montrer son érudition et dire très peu de chose, l'autre pour sa physionomie et son accoutrement : « Samedi, j'ai reçu le portrait que vous me faites de Mme Godet, aux formes enflées ; il m'a fait rire aux larmes ; vous avez oublié encore les gros bracelets en files de perles fausses. La pauvre femme a passé sa vie dans l'illusion. »

Gustave de Meuron, au cours de missions et de campagnes diplomatiques, a rencontré dans le monde une jeune fille charmante, Henriette van Wyllich — originaire de Copenhague — d'une famille dans laquelle

le négociant Jean-Rodolphe Le Chevalier de Rochefort, de Neuchâtel, a déjà choisi sa femme. Mme de Meuron écrira : « J'aurais préféré une femme suisse, élevée dans nos mœurs et notre simplicité mais le sort en a disposé autrement. » Elle ajoute concernant sa future bru, qui — dès 1812 — deviendra maîtresse de Cotendart : « Je crois qu'elle est fort intéressante et qu'elle sera une femme de mérite qui se conformera aux usages de sa nouvelle patrie et aux goûts de son mari. »



*Henriette van Wyllich (1784-1865).*

Femme de Ch.-Gustave de Meuron, propriétaire de Cotendart.  
Moulage en fer de Berlin.

Collections Pierre de Meuron.

Ces reminiscences sont touchantes aussi

par le souci des maîtres pour les domestiques toujours traités affectueusement, que l'on gâte, dont on facilite le mariage ; elles le sont encore par les soins les plus attentifs donnés au bétail prenant autant de place — dans les descriptions — que bals et brillantes soirées. Confirmation du souci humain et si louable qu'avait notre bonne société d'antan, de maintenir équilibre de bon aloi parmi les contingences de la vie.

**Ricochets. Fraternité vaudoise et neuchâteloise.  
Jugements et recueillement.**

Les saisons succèdent aux saisons dans une atmosphère campagnarde agrémentée de visites, de voyages, de séjours au Pays de Vaud. De ces récits, surgissent d'innombrables personnages neuchâtelois et vaudois qui se connaissent et se voient au cours de rencontres renouvelées : les Chavannes, les Meuron, les Bridel, de Perrot, Perregaux, les Aviolet d'Aigle, les Tavel, de Pury, Tacheron, Ostervald, Sandoz, de Loës, de Bosset, de Géliou, de Billens, Châtelanat, doyen de la Classe, de Morges, les Pورتالès, Vaucher, Burnand, Gaudot, Prêtre, Rognon, Panchaud, Pettavel, du Plessis de la Fléchère, Gaillard, Leresche, de Sepey, du Fresne ou Soutter de Lausanne. Ces relations, instructives ou mondaines, sont dues surtout — par ricochet — aux malheurs du ménage Meuron-Roux de Cotendart. Elles sont empreintes de gaîté. Peu à peu la brume se dissipe.

Anne-Françoise envoie ces lignes à Rosette : « Vous autres Neuchâtelois, vous craignez de compromettre votre dignité par un peu d'enjouement. Par contraste, vous accusez le caractère vaudois de légèreté. Je trouve qu'il y a un vrai mérite à ne pas accuser les autres de nos peines ; c'est bien celles qui se cachent qui ont le plus de vie, c'est un devoir de n'en point fatiguer son prochain. Il est plus de minuit, je meurs de sommeil, Adieu. » Autre extrait : « La gaîté n'est nullement incompatible avec la piété et la vertu. La religion seule peut remplir nos cœurs et une chose est bien sûre, ma chère Rosette, c'est que si l'on n'avance pas dans cette carrière, on rétrograde. Je m'impatiente d'avoir à cet égard quelques conversations avec vous et que nous puissions nous édifier mutuellement. »

En décembre 1823, elle écrit encore à son amie, sur huit petites feuilles finement cousues entre elles : « La vie est un cercle d'espérances qui se réalisent peu, de principes qui sont rarement suivis, de calculs que l'on croit certains et que la main du destin déränge souvent. La douleur nous enfante, les vicissitudes nous élèvent, les inquiétudes accompagnent notre existence et les chagrins l'abrègent. Aujourd'hui, la nature nous émeut, la beauté nous séduit et demain la mort nous enlève au milieu des illusions. Ce qui peut seul nous soutenir est une conscience pure, une persévérance inviolable dans notre amour, dans la fidélité, dans la croyance à la consolante sagesse de Dieu qui récompense des épreuves. »

Comme le portrait — égaré — d'une femme s'exprimant de cette façon eût été mieux en place ici que celui de son mari, ce soudard de haut vol, décédé en 1813 !

**Un fils sans postérité.**

Leur fils, Gustave, et sa femme, Henriette de Wyllich, occupent tous les étés leur douce et modeste retraite de Cotendart. Elle est modeste surtout par contraste — puisqu'une assez brillante carrière retient le plus souvent à l'étranger, le comte de Meuron. Il a d'abord servi deux ans

dans des régiments d'infanterie prussienne<sup>1</sup>. Il est licencié en 1806 pour ne reprendre du service qu'en 1814. Durant ces années-là, sa position est délicate en Prusse parce que Neuchâtel appartient à la France. Cotendart devient refuge favori.

En 1815, Meuron passe, en revanche, major-commandant du bataillon neuchâtelois des tireurs de la Garde. Lorsqu'il s'éteint sans postérité, à Copenhague, le 8 janvier 1830, à 51 ans, il est envoyé extraordinaire de Prusse et ministre plénipotentiaire près les cours de Bavière et de Danemark, charge qu'il a remplie, en 1822, auprès du Corps helvétique. Ces missions onéreuses ne l'enrichirent guère.

Comme dit dans le préambule, c'est trois ans après sa mort — soit en 1833 — que la masse de ses créanciers cède Cotendart à Jean-Alphonse Terrisse.

#### Venus du Dauphiné et de Rouergue.

Alphonse Terrisse — qui acquiert Cotendart aux enchères — est fils de César-André Terrisse, né à Genève en 1748, d'une famille réfugiée, originaire de Die en Dauphiné. César-André, allié Du Pasquier, puis d'Yvernois, fut associé de Pourtalès et Cie, puis de Vaucher-Du Pasquier et Cie, fabrique d'indiennes à Cortaillod. Son fils, acquéreur de Cotendart, né en 1808, entre au Conseil des Quarante de Neuchâtel, précisément en 1833.

Il devient maître des clefs en 1839. Agronome avisé, allié Coulon, il se trouve intégré dans la société neuchâteloise par son activité, les relations de son père et son propre mariage. C'est le frère cadet de Frédéric-Eugène Terrisse-Vaucher, député au Corps législatif, qu'il perd en 1840, et dont j'ai publié le portrait<sup>2</sup>.

Alphonse Terrisse eut six beaux-frères. Ses six beaux-frères — Frédéric de Meuron-Terrisse, négociant de renom et commissaire des guerres, Guillaume de Merveilleux-Coulon, membre des Conseils de ville, Louis de Coulon, directeur des forêts, président de la Société neuchâteloise des Sciences naturelles, Auguste de Coulon-Du Pasquier, un des chefs de la fabrique d'indiennes de Cortaillod, Alfred-Jacques-Henri Berthoud-Coulon, commerçant en Guyane hollandaise, puis membre du Conseil des Quarante — formaient, avec lui, escouade de personnages fort actifs. Ces intelligents travailleurs se feront réciproquement — dans leurs rencontres à Cotendart — profiter de leur connaissances respectives.

La femme de l'acquéreur, Elise de Coulon, est fille de Paul-Louis-Auguste de Coulon-Meuron, né en 1777, d'une famille de réfugiés aussi,

<sup>1</sup> Un message de dix lignes entièrement de la main de Frédéric-Guillaume III — adressé de Charlottenbourg, le 11 juillet 1798 au Chambellan et Major-général comte de Meuron, à Londres — lui annonce qu'il a accueilli ses deux neveux, Auguste et *Gustave*, dans ses garnisons de Königsberg, régiments Brunneck et Schöning. C'était le début de la carrière de Gustave, comme enseigne.

<sup>2</sup> *Patrie neuchâteloise*, tome I, page 129 (La maison du Tilleul à Saint-Blaise).

bourgeoise de Neuchâtel — originaire de Cornus en Rouergue — banquier à Paris, fondateur et premier directeur de la Caisse d'Épargne de Neuchâtel, député aux Audiences générales, puis au Corps législatif, promoteur également du Musée d'histoire naturelle.

Cette femme — d'un milieu aussi actif que distingué — donne au nouveau propriétaire de Cotendart deux enfants. Une première fille, Elisa Terrisse, épouse Henry de Reynier (1824-1902), originaire de Dieu-le-Fit



*Mme Jean-Alphonse Terrisse, née Elise de Coulon.*

Usufruitière de Cotendart jusqu'à son décès en 1906.

Photo à Mme Ferdinand de Reynier.

— en Dauphiné aussi — négociant et agent d'assurances. Une seconde fille, Sophie Terrisse, devient la femme d'Ernest de Reynier, cousin du précédent, né en 1833, docteur en médecine, qui sera plus tard président de notre Société médicale et du Comité du Dispensaire antituberculeux. Chevalier de l'Ordre de Wasa, auteur de diverses publications, il s'éteint en 1922. Le *Messageur Boiteux* lui consacre, l'année suivante, un article nécrologique avec portrait. C'est le père de James de Reynier-Courvoisier, agronome-viticulteur, et du Dr Edmond de Reynier-Du Pasquier — aujourd'hui doyen des médecins suisses — plus que nonagénaire. Le souvenir du Dr Ernest de Reynier est encore vivant. Il circulait ganté, en cabriolet, portant favoris et chapeau haut de forme. Le trot de ses chevaux le menait au chevet d'innombrables accouchées qu'il ragaillassait et tirait d'affaire. C'est lui qui présida, en 1890, à la cure de Corcelles, à ma venue au monde difficile

comme celle — dit-on — des mauvais sujets. Mais reprenons à Corcelles le chemin descendant dans les vignes au cimetière des Niclaudes, traversant les Jopesses et les Sagnardes ; passant sous le Villaret — par le joli Chanet — il reconduit à Cotendart.

Alphonse Terrisse — gentilhomme bien en chair, au visage rose et blanc, au regard bleu — est, avec sa femme, le centre plein d'animation et de gaieté d'une nombreuse famille réunie l'été à la campagne. Chacun explore les recoins les plus inattendus. Les chansons et les cris fusent dans les bois. Les jeunes — en cachette — tirent au flobert sur les girouettes du toit de Wemyss. On a conscience que des hôtes de marque vécurent là ; on croit encore à une romanesque « Sarah » ! Quelques photographies montrent ces groupes de parents. La voiture des Reynier s'arrête dans la cour devant l'entrée nord, à colonnes et balcon, du petit château de cet extraordinaire ami jadis du prince Charles Stuart.



*Devant la tonnelle à Cotendart en 1892.*

Au centre, la doyenne Mme Terrisse. Aux extrémités Mme Borel-de Reynier et M. le Dr Ernest de Reynier ; puis MM. et Mmes de Reynier et Nagel et deux Messieurs de Merveilleux.

Photo à M. Henry Borel-DuPasquier, Berne.

### Remaniements.

Dès 1906, les Montandon — notamment Ernest Montandon, fils, et sa femme, Petronella Derkzen van Angeren — en améliorant le domaine, diminuent malencontreusement le cachet du toit de la maison de maître en y perçant des baies de chambres de pensionnaires.

Sous le régime Montandon, Cotendart comprend gentilhommière de



*A Cotendart. Dans la cour.*

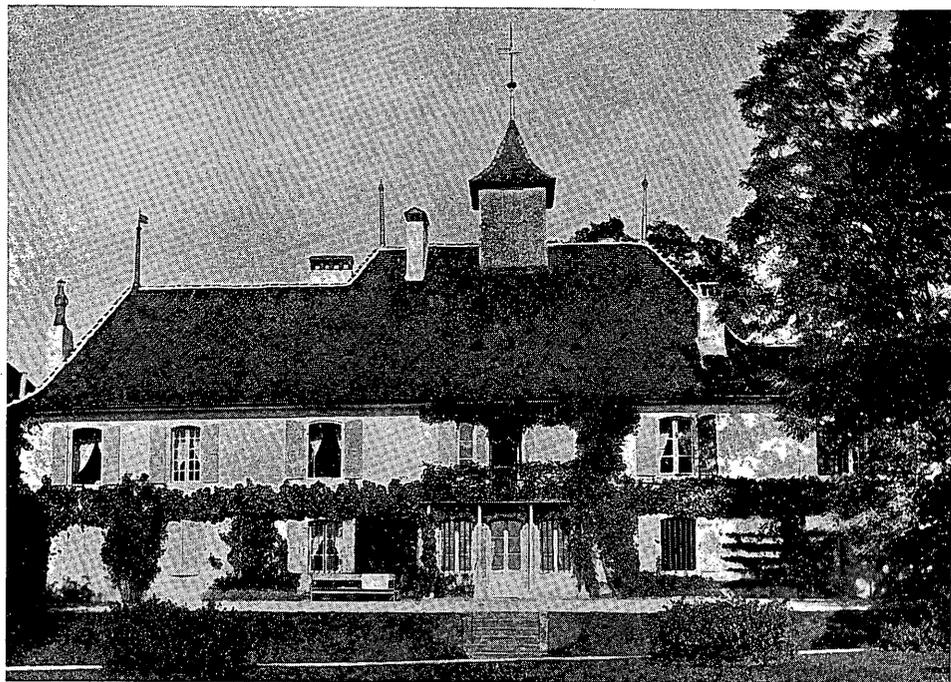
Mme de Reynier-Terrisse; le jeune Triol; MM. Ferdinand et Henry de Reynier.

Photo à M. Henry Borel-DuPasquier, Berne.

26 pièces, ferme reconstruite après incendie, au bord de son ravin, avec écurie de 45 têtes de bétail, impliquant débit de lait à Colombier; une porcherie envoyait, par avion, verrats en Angleterre — nouvelle manière de sympathiser avec les Anglo-Saxons? Le petit château trône modestement au milieu d'un estivage de 22 hectares dont 5 en forêt, jardins potagers, verger, pelouse, sablière, sources et fontaines. Une pièce d'eau du temps de Wemyss — dans l'axe de la façade principale — a disparu depuis longtemps.

Comme trois bâtiments — sans d'assez vastes terres — seraient un poids, et que Montandon vendit, par ailleurs, un domaine complémentaire, mi-montagne, à Prépunel, un autre, de montagne, au Lessy, l'actuelle fondation Gabus, en rationalisant l'agencement agricole, en créant silos et moto-pompe, a englobé dans l'exploitation de Cotendart un domaine de montagne de 80 poses : « La Serment » près de Tête-de-Ran.

Tandis que M. Jean Gabus, industriel au Locle, fixé en été au Villaret, modernisait les installations extérieures du domaine, le Dr Kretzschmar, de son côté, selon entente et droit d'habitation, restaurait l'intérieur de la maison de maître. Ainsi, grâce à des sacrifices conjugués, le manoir, les dépendances et les communs se trouvent rajeunis.



*Cotendart.*

Avant les récentes restaurations de MM. Montandon.

**« Sarah » nous inviterait-elle chez elle ?**

N'y a-t-il pas manière et manière de restaurer ? L'intérieur ne le cède en rien à l'élégance d'antan. Le grand salon Wemyss, au rez-de-chaussée — où par trois fenêtres les rayons du soleil caressent les dorures de la bibliothèque de César d'Ivernois, un mobilier Louis XVI de velours jaune, miniatures et portraits de famille, cheminée d'angle, parquet chevillé, fermettes de cuivre — vous accueille dans l'ambiance d'autrefois. Il en est de même de la salle à manger à table ovale, bahuts et étains neuchâtois. Relèvent son cachet : ses buffets d'angle à portes rondes, sa pendule au cabinet signé Aimé Billon vers 1830, ses porcelaines de Chine et des Indes, son ancien établi d'horloger, son rouet et sa « cousette » ! Diverses chambres cachent de riches fourneaux de faïence à vignettes.

Du hall clair à plafond de poutres apparentes — à balustres forgés bordant escalier et palier de l'étage — l'on pénètre, sous les yeux de deux rois de Prusse, dans d'innombrables chambres d'habitation. Profusion de lits Louis XVI, appliques, chandeliers, vitrines regorgeant d'objets d'art, banquettes, sièges à niches, fenêtres à petits carreaux, chaudes boiseries, forment un ensemble harmonieux, un cadre digne de ce qu'était — au-dessus du grand salon — la chambre à coucher de cet original d'Elcho. Eclairée, au sud, par trois baies dont l'une s'ouvre sur un balcon, cette pièce contient

encore — orné de flambeaux — le grand trumeau or et blanc d'un vaste miroir à figures et mascarons.

Du balcon, vous surplombez la terrasse bordée d'un talus de milpertuis, coupé d'un petit escalier. Vous dominez la tonnelle, la pelouse, une rangée de rosiers, le mur du fossé semi-circulaire, une allée de haute futaie conduisant à un faux portail décoratif — unique dans la contrée. Une trouée s'ouvre sur le lac, le plateau suisse et les Alpes. Cette échappée illumine ce site perdu dans la rêverie et le mystère<sup>1</sup>.

### Marguerite de Wemyss était-elle jolie ?

Ayant fait le tour de ce groupe de vieux toits — ce à quoi Auguste Bachelin semble s'être borné — achevons cette promenade dans le passé. Ne partons pas sans tirer notre révérence à « Sarah Wemyss » ! Notre révérence s'adresserait-elle aussi à Bachelin et à Godet, tous deux friands du pittoresque ?

Fringante amazone, Marguerite de Wemyss était-elle jolie ? Était-elle brune ? Était-elle blonde ? Bachelin qui n'hésite pas à en faire un « astre » — c'est ce qu'il écrit — évite, désirant rallier tous les suffrages, d'indiquer la couleur de sa chevelure ! Blonde ou brune ?

Philippe Godet, moins intéressé — mais paraissant préférer les brunes ? — déclare dans *Art et Patrie* : « Elle devait avoir été une jolie brune » ! Un portrait d'elle, que j'espérais trouver en Ecosse, mais que je découvris à mon retour de voyage — à Neuchâtel, à l'Évole, à cinquante mètres de chez moi, où j'ignorais qu'il fût — atteste, dans un décor un peu prétentieux, que cette intrépide cavalière, au type italo-écossais, à l'air boudeur, aux grands sourcils arqués, aux frisures sur l'oreille, éventail plutôt que cravache en main, était très loin d'être jolie, et qu'elle était rousse !

A comparer, à la Bibliothèque de la Ville, les pages de deux manuscrits préliminaires du roman de Bachelin — dont le premier est au crayon — l'on se rend compte des efforts que lui coûta son roman, labeur de plusieurs années.

Lorsque parut *Jean-Louis* — que Godet préféra à *Sarah Wemyss* — Eugène Rambert jugea magistralement Bachelin : « écrivain fruste qui ne sait pas ce qui s'apprend, mais qui a ce qui ne s'apprend pas, la passion, l'émotion, le sens du pittoresque et un coin de génie. »

<sup>1</sup> Chaillot — jeune — avait noté, passant à Cotendart : « ad Milordi cuiusdam magnificam villam » ! Là vint aussi Emetulla — l'*Emété* de Wemyss — de son nom Marie Emét Ulla, ravissante Turque adoptée par Keith, mariée puis divorcée de Froment, morte à 95 ans, maison Bonhôte-Weiss, 23 Fg. du Lac, à Neuchâtel, dont un portrait orne le mess de Colombier (v. aussi M. N. 1920).